

Épisode 1, par Oona - *insomnies*

Loin du tumulte et de l'effroi de la cité, dans la pénombre végétale, sous un ciel vide et nacré, allongée sur une large roche polie, Oona cherchait le sommeil. Battements de cils, silence absolu. Songes d'une nuit sans rêves.

Plusieurs semaines s'étaient écoulées depuis son arrivée à Isola. D'où elle venait ? Elle l'avait oublié. Elle s'était réveillée un matin brumeux, étendue sur un monticule de feuilles rousses, seule, sans aucun souvenir du passé. Depuis, elle n'avait pas vu âme qui vive. Calme pesant et isolant, Oona avait l'intime conviction que sa mémoire se manifesterait dès lors qu'elle s'assoupirait. Mais voilà, ici, Oona ne dormait plus.



La lumière du jour perçait enfin l'horizon. Oona se redressa et partit explorer une nouvelle partie de la forêt, comme chaque matin, à la recherche d'un signe, d'un son, d'une présence. Enjambant de vieux tronc d'arbres couchés, vive et farouche, cette fois, elle trébucha. Son visage fauve caressait le sol humide et odorant, un instant, une éternité. Qu'importe la blessure, elle se rétablit et, scrutant les parages, vit, coincé sous une ronce, un objet brillant. Une montre.

Quelqu'un avait emprunté ce chemin avant elle.

Episode 2, par Chinue - *CHAT NOIR, CHAT BLANC*

Marchant à pas de loup sur le tapis capiteux des feuilles, une ombre avançait silencieusement au milieu des arbres biscornus et luxuriants. Gracile, rapide et invisible, elle décrivait des courbes compliquées et semblait traverser la forêt sans se soucier des branches basses et des racines tortueuses qui gênaient son chemin. Elle ondulait, sautillait, slalomait entre les troncs, suivie par une seconde forme sombre, plus basse et trapue, aussi agile qu'elle, qui la devançait parfois et s'arrêtait ensuite pour l'attendre.

Ce matin, à l'aube, la forêt avait fait un cadeau à Chinue. Alors que, armée d'un coutelas acéré, elle partait à la recherche de gibier pour Oni et elle, son regard avait été attiré par quelque chose, presque rien, un mouvement imperceptible dans la forêt, un peu plus loin. Elle s'était approchée avec précaution, et son ouïe fine avait reconnu le bruit étouffé d'une respiration. La créature qui était allongée là avait une forme étrange... Chinue se rendit compte qu'elle lui ressemblait. Enfin pas tout à fait. L'autre animal avait la peau claire et la crinière cuivrée comme le pelage d'un écureuil. Il était allongé sur l'herbe, en chien de fusil, les paupières fermées. Chinue savait qu'il ne dormait pas. Son souffle un peu saccadé, ses soupirs exténués, ses mouvements brusques quand il changeait de position ne laissaient pas de doute. Chinue sentit son instinct de chasseuse s'éveiller instantanément. Pendant une seconde, elle oublia tout. Son pouls s'accéléra. Elle plissa les yeux. Sourit intérieurement. Le petit-déjeuner serait copieux ce matin... Mais quand l'étrange bête s'étira, courbaturée, pâle, des cernes bleus creusés sous les yeux, se mit debout sur ses deux jambes et commença à marcher au hasard au milieu des arbres, Chinue comprit que l'animal était une femme comme elle. Un peu décontenancée, elle commença à la suivre à la trace, sans un bruit, sans un mot, comme son ombre, guettant le bon moment pour attaquer.

Depuis plusieurs heures maintenant, l'autre errait, tâtonnant et trébuchant parfois. Elle semblait per-

due, ou bien elle cherchait quelque chose. Chinue était excitée, sa curiosité à son comble, son cœur battait fort dans sa poitrine. La femme l'intriguait. Elle commençait à oublier la faim. Du temps passa encore. Chinue suivait toujours, retardant le moment de bondir sur sa proie, retenant d'un geste Oni qui la regardait avec des yeux luisants d'incompréhension. L'autre femme finit par s'effondrer sur une grosse branche en soupirant, rageuse et épuisée. Elle s'adossa au tronc d'arbre et ferma les yeux. Chinue s'approcha silencieusement. Elle était à deux pas de la créature aux cheveux oranges. Leva le bras qui tenait le coutelas avec précaution, sourit comme une petite fille... et ne put s'empêcher d'effleurer l'étrange crinière.

Oona ouvrit les yeux.

Episode 3, par Beirut* - seul dans vos profondeurs, regardant et rêvant

Le trouble dévoila sa belle alchimie. Le beau vert naturel se troubla très lentement et très progressivement en de capiteuses volutes vaporeuses pour s'évanouir doucement dans une opacité la plus totale. Elle y succomba comme l'on succombe au charme. L'absinthe commençait à enivrer. Les notes de musique qui émanaient du gramophone la firent plonger doucement et elle sombra dans la mélancolie de ses songes.

« Les fleurs bourgeonnent et éclosent, elles croissent et rayonnent. En toi résonnent les chants des fleurs... Elle avait le pressentiment que quelque chose d'immense approchait. Comme la fleur devant l'été, notre cœur retrouve sa fraîcheur et s'épanouit. Elle ne sût dire quoi mais dans la noirceur de la nuit une chose dont elle ne parvenait pas à deviner les contours se mouvait péniblement mais inéluctablement. Notre corps est tel une fleur qui éclôt et déjà bientôt se fane... Une masse informe prospérait dans les ténèbres. Mourez sans fin et fleurissez toujours de nouveau, ô fleurs qui tremblez, vous courbez et vous dissipez... Elle resta à scruter dans le néant. Attendant que la chose se montre soudain... »

Beirut se réveilla brusquement, se redressa en sursaut et passa les bras autour de son corps. Elle ne sut tout d'abord pas où elle se trouvait. Puis elle regarda autour d'elle et remarqua la lumière de l'aube se glissant à travers les rideaux et les formes familières d'une pièce presque aussi nue qu'elle : un lit sans barreaux, des draps froissés, des murs sombres, des rideaux réglisse, l'armoire, le gramophone, les miroirs qui se multipliaient. C'était sa chambre et tout était en ordre.

Elle s'appuya le menton sur ses genoux et resta un instant à respirer lentement. Conserver son calme était l'une de ses obligations. Puis elle ferma les yeux en tentant de se rappeler toutes les données importantes, la date, ce qui l'attendait, ce qu'elle devait faire. Elle finit par conclure qu'on était le premier jour de l'automne, qu'elle avait rendez-vous ce matin pour une énième audition et qu'elle devait se dépêcher si elle voulait arriver à l'heure.

Quand elle se leva, les grands miroirs au mur reflétèrent une anatomie qui montrait un peu plus que de la simple beauté. Beirut avait entendu de nombreux qualificatifs et vu beaucoup d'yeux s'arrêter sur elle, mais ni les uns ni les autres ne lui étaient agréables parce qu'ils ne s'adressaient jamais à la personne qui ressentait et pensait à l'intérieur, mais aux formes de son corps. Elle vivait comme enfermée dans une silhouette éblouissante. Mais dans l'obscurité solitaire de son esprit la jeune femme se savait laide et misérable.

Elle se dirigea lentement vers la salle de bain pieds nus sur les dalles froides et en faisant osciller l'extrémité d'une chevelure noire et diluvienne sur des fesses de marbre lisse. Tandis qu'elle attachait ses longs cheveux en attendant que l'eau de la douche fût chaude, elle repensa aux cauchemars.

Elle ne se posait généralement pas ce genre de question. Elle avait l'habitude de réprimer sa curiosité, voire de l'effacer, et rien de ce qui se passait autour d'elle ne l'intriguait excessivement. Mais ces songes étaient parvenus à la faire douter. Au début, elle avait cru qu'il s'agissait de simples fantaisies terrifiantes et ne leur avait pas accordé d'importance, car elle n'avait que trop de raisons de les connaître. Cependant, quand les détails se répétèrent presque exactement chaque nuit, elle ne sut plus que penser. Avaient-ils une signification ? Et si cela n'était pas le cas, pourquoi rêvait-elle toujours de la même chose

? Pourquoi rêvait-elle des arbres ?

L'eau ne se réchauffait pas, ce qui ne la surprit guère. Le gaz et l'électricité ne fonctionnaient pas très bien dans son minuscule appartement. Sans y réfléchir à deux fois, elle se glissa sous la pluie glacée. Elle n'ébaucha même pas une plainte : elle prit le savon usé sur l'étagère et commença à se laver délicatement.

Le rendez-vous du matin était important pour sa carrière. Cela signifiait qu'elle s'attendait à des complications lors de son audition pour l'aria de Norma. Dix minutes plus tard, nue, elle regagna sa triste chambre, se sécha et finit de se préparer. Ses cheveux étaient du velours ondulé couleur de jais qu'elle liait en un chignon déstructuré et sa peau avait une blancheur éblouissante, presque minérale. Les sourcils épais, les grands yeux, l'un noir, l'autre bleu, tous deux en amande, et les lèvres tel un mystérieux animal vivant à la chair rougeoyante donnaient à son visage un aspect captivant mais également étrange, lointain.



Elle se pressa de peur d'arriver en retard et manqua de trébucher sur une branche qui jonchait parmi des feuilles mortes dans les escaliers de son immeuble. Sur le trottoir, assaillie par la luminosité du jour, elle plissa un instant les yeux. Soudain, interdite, elle resta un moment à contempler la rue et à écouter le silence pesant qui y régnait. Beirut réprima alors un frisson. Au dehors, la forêt, aussi démesurée soit-elle, s'était enfoncée dans la ville.

Episode 4, par Arthélie - *Le jour où les rues furent pavées d'or*

La pièce était dans la pénombre, une forte odeur de formol et d'alcool embaumait l'air de la pièce. La lumière blafarde du néon chirurgical clignota. Arthélie leva les yeux de son livre et poussa un soupir. Elle se dit qu'avec sa vieille lampe à pétrole ceci ne serait pas arrivé. Elle songea surtout que la pièce aurait été baignée d'ombres inattendues projetées au gré des vacillements de la flamme et que l'ambre lumineux aurait empli la froide et stérile salle d'autopsie d'une douce chaleur. Fichue réglementation sur l'hygiène et la sécurité. Après tout, qui cela dérange qu'elle s'éclaire à la flamme plutôt qu'au gaz ionisé ? Certainement pas ses patients...

Elle tourna la tête vers la jauge qui lui indiqua que la moitié du liquide d'embaumement avait été injecté. Elle replongea le regard vers ses genoux, retrouva sa ligne et sourit.

« Excuse moi pour cette interruption, fichue lumière »

Elle reprit sa lecture à haute voix. Elle lisait Oliver Twist et l'adolescent couché sur la table voyait son sang à la fois remplacé et enrichi par les mots de Dickens. Tout en lisant, Arthélie passa une main dans la chevelure blonde du corps allongé devant elle. Elle lui caressait le front comme on ferait avec un enfant malade ou sur le point de s'endormir. Celui-ci avait été malade – sans aucun doute d'après son autopsie – et s'était endormi. Pour toujours. Elle l'accompagnait de sa voix vers le vide et la nuit éternelle en même temps que la machinerie aspirait ses fluides vitaux pour les recracher dans le cloaque des égouts de la morgue. Le ronronnement de la machine rappelait celui d'un chat mécanique bloqué sur la même fréquence monotone.

On lui avait amené le corps la veille au soir. Il avait été trouvé à la limite du quartier d'Isola. Sans chaussures, dépenaillé comme quelqu'un qui aurait vécu de rudes et de privation pendant des années et surtout, sans nom. Arthélie l'avait affectueusement baptisé Benjamin.

Continuant sa lecture de sa douce voix, elle ne fit pas attention au petit bruit derrière elle. La porte venait de s'ouvrir. Un instant plus tard, un petit tousotement lui fit lever les yeux et tourner la tête vers son visiteur. Devant elle se tenait Henri, son coursier. Il tenait à la main une petite liasse de papier.

« Bonjour Henri

- Bonjour Mademoiselle Arthélie

- Qu'est-ce qui t'amène ici ?

- J'ai plusieurs messages pour vous.

- Lis-les moi, veux-tu ?

- Hum... hum... Le premier est de l'administration centrale qui souhaite avoir vos conclusions sur le garçon qu'on vous a amené hier soir. Le deuxième est de Vladimir, qui demande quand il peut compter vous revoir. Ensuite... Il hésita. Un de moi pour vous souhaiter un bon anniversaire. »

Arthélie sourit à Henri.

« Merci Henri, c'est très gentil de ta part.

- Et pour les autres messages ? Dit Henri avec un sourire gêné.

- Dis à l'administration que j'enverrai le rapport ce soir et apporte moi de quoi écrire que je réponde à Vladimir. »

Henri repartit de là où il était venu sans un mot. Arthélie retourna à sa lecture et songea un instant à Vladimir. Elle savait qu'elle ne le reverrait pas. C'était un mufler doublé d'un ivrogne. Elle lui écrivait un billet rapide et formel. Il ne méritait rien d'autre.

Soudain la porte s'ouvrit à la volée. Henri entra en trombe dans la salle d'autopsie. Haletant et les yeux hagards. Arthélie lui décocha un regard interrogateur. Henri semblait aussi effrayé que s'il avait croisé une bête féroce dans les escaliers. Ses lèvres bougeaient mais aucun son n'en sortait, du moins rien de compréhensible.

« Pour l'amour du ciel Henri, reprends-toi. Qu'y-a-t-il ?

- Vous... vous...vous devriez venir voir...

- J'espère que ce n'est pas encore une de tes lubies. » Dit-elle dans un soupir d'exaspération.

Arthélie se leva, posa son livre sur la table et après avoir caressé les cheveux du garçon elle se dirigea vers la porte. Elle sortit dans le couloir et commença à gravir les escaliers avec sur les talons Henri qui n'avait toujours pas cligné des yeux. Du moins à ce qu'il semblait. Henri balbutia quelque chose à propos de la rue et de ce qu'il y avait dehors.

La morgue était déserte à cette heure. Le soleil venait à peine de se lever. Arthélie traversa le hall d'entrée qui était baigné d'une pâle lueur froide, annonçant pour ce premier jour de l'automne une journée triste et mélancolique comme les aimaient Arthélie. Elle poussa la double porte et passa sur le perron. Ses yeux mirent un instant à s'habituer à la lumière mais elle savait au fond d'elle que quelque chose avait changé. D'ordinaire la rue ne sentait pas comme ça.. Il y avait dans l'air une odeur de... Feuilles mouillées. Elle cligna des yeux et découvrit que la rue entière était jonchée d'une myriade d'or et d'ambre. Partout où son regard se posa elle put voir des feuilles par milliers qui étaient étendues sur le trottoir et la chaussée. Au milieu d'arbres séculaires qui n'étaient pas là la veille au soir. Arthélie en était sûre et certaine. Elle parcourut la rue du regard et découvrit qu'au travers des murs on pouvait voir distinctement des branches d'arbres à demis. Sur ces branches étaient accrochées quelques poignées de feuilles se balançant au vent d'est. Ce vent venait d'Isola pensa-t-elle.



Un sourire se dessina sur son visage. Elle avait trente cinq ans aujourd'hui et la nature était venue lui présenter ses hommages en personne. Elle descendit les marches jusqu'au tapis de feuilles, regarda vers l'est où le soleil montait et d'où le vent venait. Elle resserra autour de ses épaules son châle et avança. Elle songea à Benjamin, qui était arrivé de là-bas lui aussi. Peut-être y avait-il un lien...

Episode 5, par Oona - *L'Animal*

Je me précipitai sur l'objet et le saisis vigoureusement. La montre était simple, en argent, avec un fin bracelet. Une montre de femme visiblement. Au dos, étaient gravés ces mots « A toi qui m'as sauvée du tourment ». Je la mis dans la poche de mon treillis usé et continuais ma quête, plus décidée que jamais.

La forêt était à présent plus chaleureuse et remplie d'espoir. J'arrivai dans une clairière spacieuse et ensoleillée et je m'assis un instant pour contempler le paysage paisible. Au loin, dans un buisson, je vis soudain 2 perles scintillantes fixes. Je n'étais pas seule.

Je m'approchais silencieusement et prudemment. Je n'étais plus qu'à quelques mètres de ces yeux écarquillés. En une fraction de seconde, un animal sombre, musclé et agile se rua sur moi et me saisit à la gorge.

J'étais paralysée.

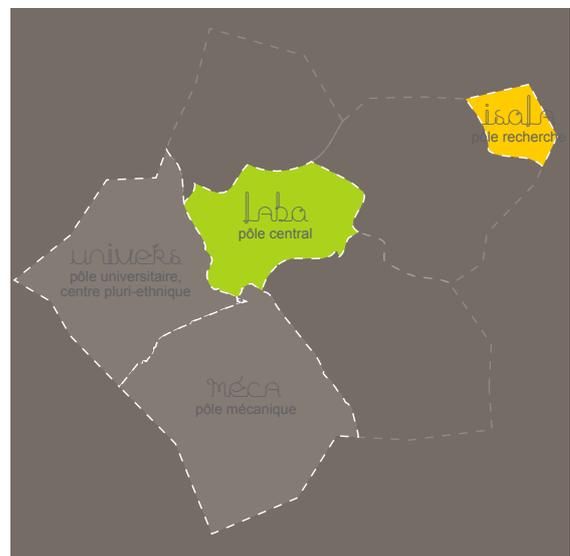
Un cri perçant se fit entendre derrière les feuillages et la bête s'enfuit.

Je tentais de reprendre mes esprits, mais la morsure dans ma gorge me faisait souffrir. Je commençais à perdre pieds et ma vue se troublait progressivement. Un délire évanescent m'envahit. Je n'avais pas peur, cela ressemblait à un rêve.

Mes paupières mi-closes, je somnais.

Des songes saccadés se dessinèrent alors dans mon cerveau : un lieu clos, une ambiance enfumée, des néons, une douce mélodie, une voix féminine suave et mélancolique, un superbe tatouage dorsal. Je me voyais aussi, accoudée sur un bar laqué, pressée, portant un petit tablier noir froissé, brodé «TCB». La voix m'envoûtait et m'emportait loin, très loin de mon corps.

Je sentis alors une main chaude sur mon front, bien réelle et rassurante qui me ramenait sur terre. Mes rêves furtifs m'avaient à nouveau quittés en me laissant cette fois quelques souvenirs. Mon cœur battait. Je portai la main sur ma gorge blessée ; il n'y avait pas de plaie, pas de sang, juste une sensation de bouillonnement intérieur. Une grande dame à la peau sombre et ornée était agenouillée à mes côtés.



Episode 6, par Beirut* - *obscurer Augure*

**« Expérience du Laborat en cours
toutes les auditions sont annulées
jusqu'à nouvel ordre »**

L'annonce était concise comme précise.

Plus d'auditions.

Beirut ne réagit pas, elle avait l'habitude de ce genre d'annulation de dernière minute. Le Laborat hasardait une nouvelle expérience et il fallait se contraindre aux dommages collatéraux que cela engendrait.

Le mois dernier déjà, sans prévenir, la température extérieure était passée de 84 degrés fahrenheit à 0. Le froid s'installa alors durablement durant quelques semaines si bien que des tribus de sphéniscidés et de procellariidés erraient à travers la cité comme sur une calotte glacière. Vivre dans la « Zone Embryonnaire Destinée Aux Tests » en bordure de Labocity consistait à accepter les désorganisations qui disconvenaient avec. Pour beaucoup, comme pour Beirut, tous ces essais s'apparentaient à un sacerdoce ordinaire. Elle s'y résigna et poursuivit en direction du TCB.

Soudain elle remarqua le vieil homme sortir de l'ombre. Ses vêtements étaient fait d'un amoncellement de feuilles et de branches. Il s'avança vers elle et le silence fut rompu :

« ...du démesuré naît l'insignifiant d'où jaillissent les détails d'une nature en constante recherche créative... Vois, comme dans les creux innombrables où s'immiscent l'énigme et l'opaque... Vois, comment gisent ici une saignée d'écorce, là une herbe froissée, ailleurs encore une créature incertaine, un voile de lichen... que sans exergue nous aurions dans nos déambulations dépassées sans y prendre garde... Géantes contorsions et torsades abandonnées de feuilles posées, déposées, reposées sous nos pas, dans leur dernier sursaut. Prends garde à toi ! Toi qui foule le seuil d'Isola... Prends garde... ! Que la forêt ne se referme à jamais sur toi... »

Ces paroles moururent dans le silence. Et, étrangement, semèrent la confusion. Beirut sentit un frisson lui lécher l'échine. L'homme retourna dans l'ombre aussi vite qu'il était apparu sans que personne ne put réagir.

Le Tikio Cobbéa Bar était un lieu clos, une escale souterraine dont l'ambiance feutrée et enfumée n'était connue que par les habitués et les rôdeurs de dessous de villes. Amos en était le tenancier, barman attiré et en l'occurrence l'employeur de Beirut.

Amos était très respecté. Ancien mercenaire, il avait participé au Grand Conflit mêlant le Laborat aux dissidents de l'Obscurantisme et vivait depuis dans la clandestinité, sous des identités d'emprunt s'évertuant à rester discret. Son histoire était écrite en cicatrices sales sur le cimetière de son visage. Il avait une préférence toute particulière pour l'une d'entre elles, il s'agissait d'un sillon tranchant, oblique, qui allait de la partie gauche de son front à la joue droite, infectant dans sa descente la pupille humide, produit d'un coup de machette reçu durant le Grand Conflit ; son aspect avec cette crevasse blanche sur la peau bronzée et le globe oculaire laiteux, n'était pas très agréable à regarder, mais digne. Beaucoup de beaux jeunes gens l'enviaient.

Beirut s'installa à l'écart dos au comptoir déposant sur la salle un regard bleu-noir. Deux habitués la saluèrent, elle y prêta peu d'attention, perdue dans ses pensées, elle songeait. À l'autre bout du comptoir, Amos qui s'entretenait avec un inconnu aux étranges cheveux rouges la remarqua, seule, aveuglante, mystérieuse, une énigme dans l'ombre. Alors, au bout d'un instant, calmement, laissant l'inconnu en conciliabule avec son verre de vodka, il s'approcha d'elle :

- Tu es bien matinale aujourd'hui ? releva-t-il tout en débarrassant et essuyant le zinc cuivré du comptoir.

- Une audition... j'avais une audition pour l'aria de Norma... mais elle a été annulée, répondit-elle lentement sans même se retourner. Beirut traînait les phrases laissant ses lèvres entrouvertes pendant les pauses. Pour Amos, cet instant semblait fait de malice et de ravissement.

- Qu'y a-t-il... ? Je te connais suffisamment maintenant pour sentir lorsque quelque chose ne va pas... murmura-t-il doucement d'une voix qui incitait à la confiance.

- Amos... Elle s'arrêta comme pour marquer un peu plus son attention. T'arrive-t-il encore de rêver... ?

- Rêver... il y a bien longtemps que je ne rêve plus. Les affres du monde extérieur ne m'y incitent plus. Il s'arrêta, ses pensées le ramenèrent à une autre époque où songer lui semblait nécessaire pour exister, où chaque rêve lui semblait une lumière pour espérer. Pourquoi cette question Beirut, tes rêves se sont-ils éteints... ?

- Non... ils sont toujours là... toujours aussi présents... mais ils me font peur... je ne les comprends plus... ils reviennent sans cesse sous la même forme et je ne parviens plus à les interpréter... ils sont si vivants... si réalistes... Elle s'arrêta et ses lèvres tremblaient. Comment savoir le message qui m'est adressé... ? soupira-t-elle.

- Tout ce qui vit se réalise dans une forme Beirut. Regarde une plante, un animal, un homme, et chaque fois tu es en contact avec le mystère de la forme. Il n'y a rien de statique dans la forme vivante, elle est toujours en devenir... Ce que nous voyons voile la profondeur. Ce que montre le peintre ou le sculpteur n'est pas ce qu'on voit autour de nous. Il prend du recul par rapport au visible et s'approche de l'invisible... Et, il en va de même pour tes songes. Le mystère de la forme se trouve enfoui dans tes rêves. Reste à toi de le trouver...

- Où s'immiscent l'énigme et l'opaque... lâcha-t-elle soudainement. Amos ne comprenait pas. Il la regarda comme pour attendre une explication mais n'y eut qu'un long silence. Puis comme pour le rompre, elle sourit. Laisse Amos, ce n'est rien... mes chimères sont étranges ces temps-ci... comme le reste

d'ailleurs... Elle s'interdit de replonger dans ses pensées et pour s'en défaire résolument elle ajouta, Oona n'est pas venue ce matin... ? »

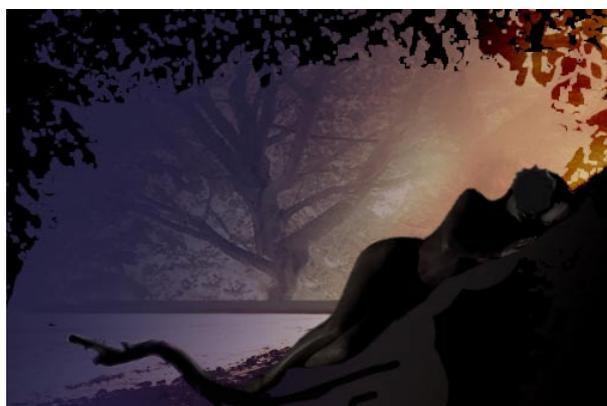
Episode 7, par Chinue - La grotte blanche

Le feu crépitait dans l'âtre, ses longues flammes ondoyantes projetant des ombres fantomatiques sur les murs inégaux de la petite pièce. Chinue passa sa main sur le front de la femme blessée. Il était encore moite, mais le remède avait fait effet et la fièvre était tombée. Les yeux d'Oona étaient entrouverts, dans une demi-inconscience. Sa bouche murmurait des choses indistinctes. Ses membres bougeaient par à coup, nerveusement.

Chinue se leva, lança un regard à Oni et, en sortant, émit un son rauque, grognement à demi-animal, ordre tacite intimé au fauve. Oni gronda en réponse et se posta à l'entrée de la cabane branlante et obscure. Chinue s'éloigna dans la pénombre, un grand bâton à la main, et prit le chemin du fleuve. Il fallait qu'elle réfléchisse.

Elle sortit de l'onde froide et secoua vigoureusement la tête, éclaboussant la berge de perles d'eau, frissonnant dans l'air froid du petit matin. Nue et trempée, elle grimpa sur la branche basse d'un vieil olivier dont le fleuve venait lécher les racines, et s'étendit sur la surface rugueuse. Elle resta là de longues minutes, sa silhouette couleur ébène se dessinant sur le ciel dont la voûte d'encre se tâchait à l'est de rose et de jaune pâle.

Le cadeau que la forêt lui avait fait la veille était étrange. Elle ne savait pas comment le prendre, ni quoi en penser. Le bain matinal avait calmé son cœur inquiet, mais les questions demeuraient. Qui était cette femme aux cheveux roux et à la peau laiteuse ? Pourquoi était-elle ici, dans la forêt ? Peut-être y avait-il d'autres créatures comme elle parmi les arbres... et même tout près d'ici ? Chinue était désespérée. Ce sentiment était nouveau pour elle. Elle ne comprenait pas. Une idée germa soudain : peut-être l'esprit de la grotte blanche aurait-il des réponses à lui apporter ?



Chinue écarta les lianes molles et collantes qui, nonchalamment pendues à des arbres séculaires, obstruaient le chemin. Elle se figea. La porte de la grotte était ouverte. La jeune femme s'approcha à pas de loup. Les traces sur le sol remué ne laissaient aucun doute : quelqu'un était entré... ou sorti. Elle s'engouffra dans l'enceinte immaculée de l'édifice et dépassa, sur sa gauche, un espace circulaire, ouvert, dont un lit d'hôpital défait occupait un coin. Les murs rectilignes formèrent ensuite un long couloir que Chinue emprunta avec prudence, se dirigeant avec plus que de crainte que d'habitude vers la salle blanche. La lumière y était éblouissante, surnaturelle, tombant du plafond par des trous circulaires. Chinue se prosterna et attendit, immobile. Après un moment, quelque chose changea dans l'atmosphère. Une lueur encore plus aveuglante apparut dans la pièce, présence immatérielle, mouvante et floue. Une forme humaine, évanescence. Un crachotement se fit entendre, puis une voix retentit, grave, théâtrale, venant de nulle part, ou de partout : «Parle, Shhinoué...». La jeune femme frémit. Le front à même le sol, elle articula lentement, d'une voix tremblante : «Autre... Femme... Blanche... Ici...» Le dernier mot résonna dans la grande pièce circulaire. Quand l'écho se fut tu, le crachotement creva à nouveau le silence et la voix reprit, caverneuse. «Chinoué ! D'autres viendront... Chinoué... D'autres viendront, et je veux que tu veilles sur eux. Ils resteront inoffensifs si tu suis mes ordres. Chinoué, nourris-les... Mais mélange cette décoction à leur pitance... Chinoué... Ne me déçois pas...» Un nouveau rai de lumière tomba du plafond et éclaira, à quelques centimètres de la tête de Chinue, une boîte en métal ouvragé, fermée. «Bien» murmura-t-elle. Le grésillement se tut. Au même instant, la forme lumineuse disparut. Les membres de Chinue se détendirent imperceptiblement. Elle releva timidement la tête, et avisa la boîte, toujours éclairée par le rayon de lumière.

De l'autre côté d'une vitre sain tain, à quelques mètres de là, un vieil homme au visage poupin et à la barbe broussailleuse appuya sur un interrupteur, faisant disparaître le dernier rai de lumière de la pièce blanche redevenue vide et silencieuse. Il coupa également le micro qu'il venait d'utiliser. Puis, il ouvrit un tiroir, en sortit un carnet, débouchonna un stylo noir, et écrivit avec application :

«16 brunaire, Le sujet primaire C a rencontré O. En attente de l'arrivée des sujets B, A, V et R. C a reçu nos instructions. Droguera les 5 sujets de l'expérience L2 à intervalles réguliers, pour maintien en zone de recherche.»

Après quoi il rangea le carnet et jeta un regard à 5 moniteurs fixés à sa gauche sur un pan de mur. Il sourit. Les sujets dormaient.

Episode 8, par Vigo - sous La canopée

Vigo aimait se détendre le long de la lisière de la forêt. Entre son travail éreintant, et son amour pour ces enfants mal-aimés de la vie - à qui il donne toute sa présence -, ces moments à ne penser à rien le ressourçait. Marchant nonchalamment, une main négligente caressée par le feuillage persistant, Vigo faisait le point.

Hier, un de ses protégés s'est envolé. Il aimait imaginer que ces bambins partis trop tôt embellissaient le ciel. D'ailleurs, promenant son Leica sur les dernières lueurs du jour, ce magnifique coucher de soleil le rassura : oui, il ne pouvait qu'être là-haut... Et puis cette femme croisée à chaque envol, si étrange, responsable de la morgue du service pédiatrique, saura prendre soin de lui et lui donner des traits se-reins.

Vigo vit ses pensées s'effacer par un soupir.

Il était prêt. D'un pas alerte, il reprit le chemin de la civilisation. Dans cette lumière entre chien et loup, il crut voir, entre deux bosquets, une ombre féline, bien trop grande pour être un vulgaire chat. Un frisson le parcourut.. Mais que faisait cet animal dans un lieu si peu propice ? Curieux, son Leica serré dans son poing, Vigo s'amusait à « poursuivre » l'étrange vision au pelage nuit. Alors qu'il courait dans la végétation humide, Vigo perdit ses repères. Les essences d'arbres changeaient, le feu des branchages l'enivraient. Plus rien ne lui semblait familier. Perdu dans l'abîme, Vigo ne s'aperçut pas que la forêt s'était refermée sur lui...

Haletant et distancé de plus en plus par le félin, Vigo entreprit de recouvrer ses esprits. Il s'adossa à un arbre tourmenté à l'écorce humant la mousse fraîche. Ce contact végétal, si doux, le rassura. Plus de trace de cette fichue bête, au diable, le jeune homme essaya de rebrousser chemin, en vain. Au bout de plusieurs minutes, lentes comme l'éternité, Vigo aperçut la forme inédite d'une sorte de case en bois séché. Au loin, il lui semblait sentir la fumée de bois vert. Intrigué, ravalant sa salive, le jeune homme stoppa net. Régnant comme la gardienne des lieux, allongée lascivement de tout son long devant la hutte, la panthère tant recherchée somnolait en ronronnant comme un chaton.

Episode 9, par Arthélie : un parfum d'ailleurs

Arthélie arpentait les rues depuis maintenant plus d'une heure. Le soleil entamait sa course silencieuse vers son zénith et autour d'elle la ville prenait vie peu à peu. Tous ceux qu'elle croisa avaient la même expression incrédule sur le visage, tous, sans exception marmonnaient et se demandaient s'il était encore au cœur du Laborat qui régissait leurs vies. Des haut-parleurs d'information de la cité s'élevaient à intervalle régulier la voix monocorde d'une femme annonçant qu'une expérience était en cours et qu'il ne fallait pas s'inquiéter, que l'administration centrale avait la situation sous contrôle. Arthélie sourit en découvrant autour d'elle au hasard de ses pérégrinations, qui la menait inéluctablement vers Isola, que l'expérience sous contrôle avait quand même ses désagréments. En effet, aucun véhicule ne pouvait circuler au milieu de cette densité végétale qui encombraient les rues et les bâtiments. Elle pensa qu'avec des chevaux ceci ne serait pas arrivé. Cela conforta un peu plus son aversion pour les engins à moteur.

Au fur et à mesure qu'elle avançait, elle savait qu'elle approchait de plus en plus d'Isola. La zone sauvage de la City. Le règlement du Laborat interdisait d'ailleurs d'y pénétrer. Mais aujourd'hui c'était le cadet de ses soucis. Arthélie était comme happée par cet abysse végétal que personne, à sa connaissance, n'avait jamais exploré. La nature était venue la saluer ce matin. Elle avait pris cela pour une invitation à venir à sa rencontre. Peu importait maintenant ce qu'il lui en coûterait. Aujourd'hui elle entrerait dans la zone interdite.

Elle n'était plus très loin maintenant et elle pouvait déjà sentir le parfum enivrant des arbres centenaires et des mille espèces de fleurs qui devaient pousser dans une parfaite symbiose, harmonique et chaotique, au sein de ce havre de nature ignoré et vierge de toute présence humaine depuis des années. Sachant la zone surveillée, elle prit soin à l'approche de la frontière de se cacher sous les frondaisons et les ombres des majestueuses ramures.. Marchant à pas de loup, dans une atmosphère épaisse - moite et chargée des parfums de sève et de feuilles – elle pénétra enfin dans l'objet de son désir qui dès qu'elle eut posé un pied sur le sol moussu devint encore plus ardent qu'avant.

Tout les sens en éveil et exacerbés, elle avalait l'atmosphère ambiante à grandes goulées. Se délectant de ce qu'elle voyait, sentait, touchait, entendait et goûtait. A chaque pas, son esprit s'égarait un peu plus dans les sombres sous-bois qui la menaient vers le cœur de la forêt. Il faisait de plus en plus sombre malgré le soleil qui poursuivait sa parabole céleste. Son ciel était vert sombre, tout comme son chemin et ses repères était de brun profond. Ca et là apparaissaient au hasard des massifs de fleurs aux couleurs chatoyantes et improbables. Leurs formes différaient autant que leurs parfums et tous laissait dans l'esprit d'Arthélie la promesse d'une ivresse des sens. Elle s'abandonna peu à peu aux fragrances mystérieuses et envoûtantes qui la cernaient telle une armée de spectres troublants.

Puis, au détour d'un sentier de fougères elle vit une tâche de lumière. Une clairière, droit devant elle. Attirée comme un papillon par une flamme, elle s'y précipita. Arthélie entra dans le halo de lumière matinale et tomba à genoux. Ici, au milieu de ce puits de clarté se trouvait un amas de fleurs bleues ornées d'une unique tâche rouge. Leur parfum était d'une force dévastatrice et bientôt elle ne put plus avaler une seule lampée d'air qui ne soit chargée de leur odeur. Saturée de particules végétales, ses poumons transpirent à son sang l'essence même de ces fleurs inconnues. Le pollen ainsi infiltré dans tout son corps, tel le liquide d'embaumement qu'elle utilisait chaque jour, s'insinua jusque dans son cerveau et ce fut pour elle un choc. Elle hurla. Non de douleur, ni de peur ou de souffrance. Elle hurla pour libérer cette sensation qui occultait son esprit. Puis ce fut la nuit.

Une ombre... un nuage... une odeur de fumée... une lumière... un goût... de café... un œil qui regarde dans ce maëlstrom noir et tourbillonnant... des mains qui s'agitent... un esprit qui n'est pas le sien mais qui la connaît mieux qu'elle-même... une musique qu'elle ne connaît pas... des sensations qu'elle ignorait jusqu'à présent... un corps qui n'est pas le sien... un temps qui n'est pas le sien... une vie qui n'est pas la sienne... Mais qu'elle est en train de vivre.

Dans un hurlement de terreur elle s'effondra.

Episode 10, par Rose : *La course du papillon*

Le Soleil projeta sans le vouloir l'un de ses rayons sur le tronc creux dans lequel était blottie Rose, endormie.

Dans la nature, la lumière change à mesure que le temps passe. Les heures ne se ressemblent pas, les jours et les mois non plus.

Loin de se préoccuper de la métaphysique et du beau temps, la petite Rose, 5 ans et toutes ses dents, sentit le Soleil lui chatouiller le nez et éternua.

Ouvrant les yeux par la même occasion, elle s'éveilla au coeur de la forêt.

Une silhouette mi-humaine mi-végétale se tenait à une dizaine de mètres de là, étudiant, observant, surveillant l'enfant dans ses moindres gestes. Rose, toute langue dehors, s'appliqua à sortir du tronc sans trop se frotter à l'écorce pourrie qui en cernait l'issue. Une fois dehors, elle regarda autour d'elle en se grattant le dos du crâne. Elle ne reconnaissait pas cet endroit, mais malgré son apparente solitude, elle ne se sentait pas menacée par le danger hypothétique d'être livrée à elle-même dans un monde étranger. Au contraire, c'était un nouveau terrain d'aventures qui s'offrait à elle.

Un éclat de couleur virevoltant attira son regard. Elle courut dans sa direction en battant des bras, faisant jeu des racines et des souches d'arbres qui jonchaient le sol. Quelques mètres plus loin, elle ralentit sa course et observa le papillon géant qui se lavait les antennes en toute impunité sur un tapis de mousse baigné de lumière. C'était un spectacle magnifique... bien plus impressionnant que les images figées qu'elle avait l'habitude de voir dans les livres de monsieur Vigo. Elle sauta dans sa direction, les bras en avant, en criant «T'ai attrapé !» Mais l'insecte à qui on ne la faisait pas s'envola bien avant que Rose ne touche le sol. Déçue la petite fille regarda partir le papillon vers les hautes branches une moue sur le visage.

-M'en fous, tu pues de toute manière... déclara-t-elle d'en air de défi.

A quelque distance de là, la silhouette humano-végétale émit un petit rire et fit deux tours sur elle-même avant de réaliser que l'enfant était déjà partie.

Le fleuve coulait entre les bouquets d'arbres, sans rien demander à personne. Rose arriva sur la berge et se mit à patauger dans l'eau, s'amusant à faire fuir les poissons et à lancer des cailloux le plus loin possible en suivant l'onde des yeux. Son regard s'arrêta sur une frêle silhouette plantée à quelques pas d'elle.

Les ondes s'écrasaient sur les jambes maigres du vieillard sans qu'il ait l'air de s'en soucier. Il était absorbé par sa contemplation de l'enfant.

Rose, déçue de voir là un adulte, engagea la conversation avec toute la diplomatie qui la caractérisait :

-T'es qui toi monsieur ?

Le vieillard couvert de feuillages et de lianes tressées se tourna un moment, cherchant derrière lui la personne à laquelle la fillette s'adressait.

Rose ne comprenait pas la réaction du vieillard. Elle décida de s'enquérir du pourquoi du comment de sa présence en ces lieux isolés :

-T'es sourd ou quoi monsieur ? Tu fais quoi là habillé comme au carnaval ?

Le vieil homme reporta son regard fou sur l'enfant, et se mit à danser d'un pied sur l'autre chantonnant une comptine :

-Petite feuille portée par le vent, où te poseras-tu donc ?

Petit éclat de verdure emportée par le chaos du ciel, quel but poursuis-tu en ce monde ?

Prends garde de ne pas te brûler aux feux ardents du soleil,

Garde-toi de te perdre à la surface de l'eau claire,

Le manteau de Nature t'attend au pied des grands arbres,

Sur le lit de la clairière un doux repos t'attend.

-Mais c'est n'importe quoi hé ! rigola Rose.

Le vieux fou secouait son torse couvert de feuilles en agitant les mains en tous sens. Il était entré en transe.

Rose leva les bras puis les laissa retomber en signe d'impuissance.

Elle profita de l'état second du vieillard pour repartir sous le couvert des arbres. Ce lieu avait certainement mieux à lui offrir que la rencontre de sales adultes dépenaillés qui ne pouvaient pas aligner trois mots cohérents sans perdre conscience.

Sa nouvelle course la conduisit dans une clairière entourée d'arbres séculaires. Rose s'arrêta et contempla la beauté du lieu quelques instants un sourire sur le visage... Un scintillement attira son attention et elle courut dans sa direction. Au pied d'un chêne particulièrement majestueux une clef gisait dans l'herbe. Rose s'agenouilla et prit l'objet mystérieux dans ses petites mains avides. Elle tenta de déchiffrer les inscriptions gravées sur la tranche mais son attention était déjà attirée par un nouvel arrivant. La fillette



se releva et enfouit la clef dans son sac à malices. De l'autre côté de la clairière, à l'orée de la forêt, une paire d'yeux luisants s'approchaient. Rose, impressionnée, se tint droite, un doigt dans la bouche, dans l'attente d'un signe.

La panthère avança à pas lents hors du bosquet de fougères, gagnant l'ombre qui bordait la clairière. Un souffle de vent fit ployer les cimes des plus grands arbres, projetant la lumière du soleil sur la tête de l'animal. Surpris, celui-ci gronda et se ramassa sur lui-même, prêt à bondir sur sa proie.

Rose, apercevant le félin, laissa un cri de joie rompre le silence de la scène. Elle courut vers la panthère en criant à nouveau :
-Louléo ! Louléo ! Mon doudou à moi !



Episode 11 par Oona : *œil pour œil*

La grande dame noire me souriait, assise à mon chevet. Je ne comprenais toujours pas ce qui m'était arrivé... je savais juste que ma vie était sauve et que cette femme me voulait du bien. Du moins, je le croyais.

Elle me tendit un verre d'eau trouble.

" Moi, Chinue. Toi ?

- Euh... Oona. Qu'est ce que je fais ici ?

- Toi, repos "

Interloquée, j'attendais sa réponse, mais elle se tut et tourna les talons.

La cabane dans laquelle nous nous trouvions était sombre, petite, en forme de 8. J'étais étendue sur une natte confortable et chaude. À ma droite se trouvait une fenêtre qui donnait sur une nature luxuriante aux tons verts soutenus. J'étais étrangement sereine.

En face de mon couchage se trouvait une autre pièce, masquée par un rideau de coquillages. Chinue disparut derrière celui-ci, tenant un mortier en pierre contenant une sorte de pâte rouge fumante. Je me levai alors et la suivis.

Une autre personne était étendue sur un tressage identique au mien. À ses côtés, 3 autres lits vides. J'imaginai alors que cet endroit était une sorte de mission locale. Je m'approchai du corps étendu et regardai son visage endormi.

Brutalement mon esprit se souvint. Chinue m'avait-elle guérie ? Est-ce possible ?

Je connaissais cette femme allongée. C'était Madame Ainigriv de la morgue. Je ne l'avais rencontrée qu'une seule fois. Des souvenirs douloureux s'imposèrent à moi :

C'était un vendredi soir.

Comme tous les week-ends, je travaillais au Tikio Cobbéa Bar. Je servais les clients en écoutant la douce voix de Beirut, mon amie d'infortune, qui chantait du blues larmoyant.

Amos, le boss, me racontait ses exploits de guerre pour la énième fois, quand deux hommes se levèrent précipitamment en hurlant et se bousculant. Il n'était pas rare de vivre ce genre de dispute ici, par les temps obscurs qui courent. Amos soupirait.

" Laisse Amos, je vais y aller " dis-je confiante.

" Messieurs, s'il vous plait, calmez-vous. On vous offre un whisky en compagnie de notre divine diva, Beirut "

Beirut avait l'habitude de ce type d'arrangements pour apaiser certains clients difficiles. Ca faisait partie du boulot, comme elle disait, et elle s'y était résignée. Elle s'approcha de l'un d'eux, lui caressant le visage. Il la repoussa violemment.

" J'en n'ai rien à foutre, dit-il, tout ce que je veux, c'est le crever ce salaud " c'est alors qu'il sortit un couteau de sa poche et le brandit. Téméraire ce soir-là, je m'interposai entre les deux hommes pour les calmer et reçus sur le visage, le coup de couteau qui ne m'était pas destiné. Beirut hurla, le temps s'était arrêté.

Devant cette dégénérescence, Amos saisit les 2 hommes au collet et les jeta dehors. Je saignais beaucoup, il était tard.

" Il faut appeler une ambulance Amos ! criait Beirut paniquée.

- On ne peut pas ma belle. Si on fait ça, ils vont ramener les flics, on va avoir des ennuis et on sera tous au chômage. Tu ne veux pas que ça arrive, hein ? On va la porter en face.

- Mais, Amos, c'est une morgue en face !

- Eh alors, c'est des médecins aussi non ?"

Il m'agrippèrent chacun par un bras et m'emmenèrent de l'autre côté de la rue. L'endroit sentait le formol, il y faisait très froid, ma vue se troublait. Je luttais.

Une femme vint à mon secours. C'était Mme Ainigriv.

Amos lui fit rapidement comprendre que c'était elle qui devait m'"arranger" le visage.

" Je vais faire tout mon possible cher Monsieur " avait-elle répondu posément.

Nous sommes restés à la morgue jusqu'au matin. J'avais en effet été soignée et recousue avec attention et avais pu me reposer sur une table froide et inoccupée de thanatopraxie jusqu'à ce que je retrouve mes esprits. Quelle inexplicable sensation.

C'est ce soir-là, effroyable coup du sort, que je perdis mon œil gauche.

Dans cette étrange forêt, les rôles étaient à présent inversés. Je devais soulager cette femme.

Chinue me tendit le récipient fumant et me montra comment l'étaler sur le front blanc de Mme Ainigriv.

Soudain, brisant ce silence réparateur, un rugissement, un cri long et perçant de fillette. Chinue se rua dehors.

Episode 12, par Beirut* - *Le chemin aux sentiers qui bifurquent*

Amos lui avait donné le reste de sa journée et par là même rendu un petit service.

L'entrepôt se situait sur les quais en marge de la Zone Embryonnaire Destinée Aux Tests. Dans le lointains se dressait immense le Pôle Central, Babylone de la connaissance et de l'exubérance. Amos lui avait tout arrangé. Elle devrait se rendre à l'entrepôt du « 8 inversé » où l'attendrait un commissionnaire, un certain Stanley, qui pourrait la dépanner facilement. La nuit venait de tomber sur Labocity lorsque Beirut se présenta à la porte de l'entrepôt. Une voix se fit entendre lui demandant quelque chose et elle y répondit avec justesse. La porte s'ouvrit lentement puis se referma brusquement après Beirut.

- Mais qu'est-ce que c'est que ça ? Sursauta Beirut.

- Kubrick et toi... ?

Beirut n'arrivait pas à le croire. La créature parlait.

- Si tu veux, j'enlève mes vêtements, lança Kubrick. Mais je te préviens que le reste est encore plus dans ce style.

Beirut s'approcha avec précaution. Dans le visage de la créature, la brèche des lèvres s'inclina vers le bas. Un endroit du cortex cérébral de Beirut, effectua un rapide analyse de la situation et dressa une liste de conclusions provisoires : Le développement du lobe occipital du cerveau montre la prédominance de la vue sur les autres sens. Le radius et le cubitus très mobiles l'un par rapport à l'autre, permettent des mouvements sophistiqués de la main. Les pouces opposables aux autres doigts permettent la préhension. Quant aux griffes, elles ont été remplacées par des ongles plats... De toute évidence Beirut avait



affaire avec un primate.

- Je ne mords pas, tu sais ? Et je ne suis pas contagieux.

Il était debout, dans une posture décontractée, une main dans la poche l'autre tenant un clope à demi consommé. Ses vêtements – un complet trois pièces noir, chemise blanche, cravate noire – semblaient irréprochable et de qualité. Les chaussures - de petites bottines noires et blanches - s'apparentaient à des souliers de claquettes plats et vernis, munis de fers sous la plante et sous le talon.

- Qu'est-ce que tu es ?

- Un Homo ReGenesis.

- ReGenesis !

- C'est ça. Son cou se tordit en arrière et ses vertèbres cervicales craquèrent.

Beirut connaissait le terme. L'Homo ReGenesis était un programme de socialisation exacerbée des espèces animales les plus proches de l'Homme. La volonté première de ce programme était de diversifier l'Humanité et permettre aux espèces développées mais stagnantes d'accéder à un stade d'évolution encore plus avancée. Les primates furent les premiers à entrer dans le processus avant l'annulation soudaine des recherches par les instances ecclésiastiques du Laborat.

- Excuse moi, mais je croyais que le Laborat avait mis en demeure les travaux sur l'Anthrop-Eugénics, c'est du moins ce qui avait été dit, et pas...

- Et c'est du moins ce qui c'est passé. Ce que tu vois là est un travail de spécialistes. Je suis l'un des 12 spécimens confectionnés, adoptés et mis au banc par les grands penseurs du Laborat.

- Même tes yeux...

- Oui, l'iris, le tissu conjonctif et la rétine. Et le reste du corps, en incluant les orifices et les cav... eueueuh...ités, acheva-t-il et il tira la langue.

- Est-ce que tout est vrai... ? Lança Beirut.

Kubrick adorait provoquer chez les autres cet étonnement.

- 100 % authentique... à part le timbre de la voix qui a nécessité quelques implants.

Ils se regardèrent. Beirut resplendissait sous les néons. Kubrick se sentait un peu sombre. Il ne partageait rien avec cette étrange jeune femme et souhaitait vivement mettre un terme à ce rendez-vous arrangé.

- Bon, tu es venue pour la quintessence verte... moi parce qu'Amos m'a demandé de t'aider mais j'ai une singerie en ville qui a sans doute déjà commencé... donc si cela ne te dérange pas on pourrait faire vite que ça m'arrangerait...

- Bien sûr... combien ?

- 150 la fiole.

- Voilà...

- C'est de l'Absinthe de contrebande non modifiée, la meilleure du marché...

Beirut fit tourner consciencieusement la fiole entre ses mains comme pour en réchauffer son contenu. Puis, elle la secoua précieusement. Et, soudain le trouble dévoila son alchimie. Le vert naturel se troubla en de mystiques arabesques qui s'évanouirent doucement dans une opacité la plus totale. Alors Beirut y succomba comme l'on s'abandonne aux rêves.

- Prends garde ma belle à ne pas faire de mauvais rêves avec cette chose là...

L'absinthe commençait à enivrer. Elle quitta Kubrick sans tourner la tête et rentra en direction d'Isola.

A chaque pas, il lui semblait que la réalité se mélangeait. Elle n'appréhendait plus le monde sous ses pieds. Ce fut une chose soudaine. Peut-être son sixième sens, qui fit résonner l'alarme quand elle foula les premières feuilles d'Isola. Arrête-toi ! Ne pénètre pas dans la forêt ! Beirut, tu es en danger. L'espace d'un instant, elle tituba mais la sensation – si absurde – se dissipa et elle oublia ce pressentiment aussitôt passée l'orée.

Elle n'avait jamais éprouvé autant de crainte et de joie à la fois. Elles étaient là, reconnaissables, contradictoires : une terreur démesurée et une joie extatique. Beirut se rappela avoir senti un sentiment semblable le jour où elle était entrée dans l'Auditorium pour son premier grand récital. Le souvenir la fit sourire tandis qu'elle suivait le chemin aux sentiers qui bifurquent. Elle songea qu'il y avait des gens qui la regardaient des deux côtés et qu'elle glissait entre des branches de feuilles dorées. Qu'elle était attendue. Au bout du chemin, se dressait une clairière dorée entourée d'arbres jaunes séculaires. Beirut s'arrêta et contempla la beauté du lieu. Elle oscillait entre la crainte et l'allégresse. Peu à peu, elle s'avança et sous l'éclaircie de la clairière Beirut entra dans l'ombre.



Episode 13, par Chinue - 𐤇𐤃𐤁

Assis à un petit bureau dans son cabinet de travail blanc et aseptisé, le Professeur Bartholomé Rubens Plücke prenait des notes. Il observait à intervalle régulier un moniteur placé devant lui, sur le bord duquel était collée proprement une étiquette où on pouvait lire « zone-test 3 ». L'écran allumé montrait une assez petite étendue d'herbe entourée de vieux arbres aux feuilles jaunes. Le plan était fixe, mais des personnages se mouvaient à l'intérieur. Deux plus exactement : une fillette et un grand fauve au pelage sombre.

Le professeur Plücke aimait son travail. Affublé d'un patronyme plutôt ridicule, il avait toujours souffert des moqueries de ses camarades, puis de ses pairs... mais depuis qu'il avait pris ses fonctions d'observateur dans le projet L2, il se sentait important, reconnu, et... agréablement isolé. Sa mission exigeait en effet d'être confiné dans ce laboratoire perdu au milieu de la forêt, à des kilomètres des premières habitations labocitadines. De plus, son goût pour l'ordre et la rigueur étaient comblés par la minutie nécessaire à son observation permanente des sujets testés, minutie que d'aucuns auraient bien sûr trouvée insupportablement fastidieuse. Oui, le Professeur Plücke aimait son travail, et c'est avec fierté - et un léger sourire - qu'il reprit son cahier pour y noter ses observations.

*

Sortant en trombe de la cabane, Chinue courut en direction de la source des cris, bondissant, se courbant avec agilité pour éviter les racines ou les branches, et atteignit en quelques secondes la clairière aux arbres dorés qui s'étalait paresseusement non loin de là.

La jeune femme stoppa net et ouvrit des yeux ronds : là, au milieu de l'espace clairsemé, une minuscule

enfant de 5 ou 6 ans, apparemment inconsciente du danger qu'elle courait, jouait entre les grosses pattes puissantes d'Oni, lui tirant les moustaches, la caressant avec ses petites mains d'enfant, riant aux éclats. Il sembla à Chinue, éberluée, que Oni, quoique observant la petite avec un air supérieur, affichait un rictus empreint de douceur et... ronronnait.

La petite fille tourna la tête en direction de la nouvelle venue. Sa peau aux reflets ocre était plus foncée que celle des femmes que Chinue avait laissées derrière elle, et d'une certaine façon, la jeune femme eut l'impression qu'elles se ressemblaient. Troublée, elle émit un son rauque à l'adresse de son fauve, qui se leva nonchalamment et vint vers elle bien plus de lenteur qu'à l'accoutumée.

Visiblement déçue de voir s'éloigner Oni, la petite fille fit une moue boudeuse (pppff... encore une grande personne), puis s'exclama :

« Ouah, Madame, il est vraiment cool, ton chat. »

Soudain fort intéressée par l'accoutrement de Chinue elle reprit :

« Dis donc t'as un super maquillage sur la figure !! Tu m'en fais un ? »

Rose accepta de suivre Chinue à la seule condition de grimper sur le dos d'Oni, qui se plia de bonne grâce à la volonté de la fillette. L'étrange équipage revint donc à la cabane, au rythme de la démarche chaloupée de la panthère noire. Chinue réfléchissait. Son assurance retrouvée après sa visite à la grotte le matin-même l'avait brutalement quittée... Cette gamine trouvée lui rappelait sa propre enfance.... Son cœur brisé à la mort de sa mère, sa vie solitaire depuis. Son insupportable isolement.

Chinue savait de quoi était constitué le remède que l'Esprit lui avait confié. Elle n'était pas idiote. Elle connaissait toutes les plantes médicinales de la forêt, et l'odeur âcre du remède ne lui inspirait pas confiance. Non, elle ne pouvait pas obéir à l'Esprit de la Grotte. Oh, elle en subirait sans doute les conséquences, mais qu'importait. Elle sentait que sa vie avait déjà changé.

Plus tard ce soir-là, alors qu'à l'intérieur de la maisonnette Chinue appliquait une pâte crémeuse et colorée sur le petit visage de Rose, tandis que Oona veillait Arthélie, toujours en proie à des songes embrumés, et que bientôt Beirut s'enfoncerait à son tour dans l'obscurité des arbres, le papillon multicolore déjà oublié passa en virevoltant à quelques mètres de la cabane, poursuivant sa course vers un arbre touffu sur lequel était fixée, cachée par l'ombre du feuillage, une petite caméra sophistiquée. L'objectif était dirigé vers la porte d'entrée ouverte, couvrant un champ qui s'étendait de la cabane branlante à l'orée de la forêt. Une silhouette sortit de l'ombre des arbres et s'immobilisa. C'était un jeune homme qui, fasciné, observait Oni, couchée sur le flanc devant la porte de la cahute.

*

Dans la clarté chirurgicale de son cabinet de travail isolé, le Professeur Bartholomé R. Plücke, les yeux rivés sur un écran de contrôle, sourit dans sa barbe. Le sujet V. était entré à Isola.

Episode 14, par Arthélie - double vue

La nuit était tombée depuis maintenant plusieurs heures. Rose était endormie au coin du feu, lovée contre Oni qui ronronnait dans son sommeil. Chinue était assise à la porte et regardait l'obscurité environnante avec un intérêt inhabituel, comme si elle attendait quelque chose, ou quelqu'un. Oona regardait la scène, assise au chevet d'Arthélie qui n'avait pas repris conscience depuis presque une journée entière. Après avoir essoré un linge imbibé d'un liquide indéterminé - préparé par Chinue - elle reposa la compresse de fortune sur le front d'Arthélie qui s'agitait dans son sommeil...

*

Elle... non... Il arrive... bientôt il sera parmi nous... l'autre moi... pas de bruit... toujours cette fumée... cette lumière... et ces mains qui me touchent... qui me créent...

*

L'agitation d'Arthélie avait cessé d'inquiéter Oona. D'après ce que lui avait dit Chinue, elle l'avait trouvée dans une clairière où poussaient les fleurs d'éveil. Nommées ainsi car une fois qu'on a respiré leur parfum, on a plus jamais la même perception du monde, on voit vraiment les choses. On voit la vérité. Elle lui avait dit qu'il fallait un certain temps pour que la personne qui avait respiré ce parfum revienne de son voyage. Il fallait attendre. Chinue n'avait pas expliqué à Oona comment elle avait réussi à entrer

dans la clairière sans être affectée comme Arthélie. Peut-être avait-elle simplement retenu sa respiration, ou alors était-elle déjà « éveillée » et insensible à leurs parfums désormais ? Elle n'en savait rien et ne voulait pas savoir. Pour le moment.

*

Froid... j'ai froid aux mains... il faut que je sache où je suis... je sens cette présence... quelqu'un prend soin de moi... suis-je morte ? Suis-je sur la table ? Je dois savoir ! Réveille-toi !!!!

*

Oona faillit avoir une attaque. Alors qu'elle venait de regarder Rose allongée près du feu elle s'en retourna à sa patiente et la découvrit assise, la fixant du regard avec au fond des yeux cette étrange lueur.

- Madame Ainigriv ! Chinue ! Elle s'est réveillée !

Chinue rentra et vint s'asseoir à côté d'Arthélie. Rose s'était retournée dans son sommeil mais ne semblait pas perturbée pour autant par le cri que venait de pousser Oona. Toutes deux dévisagèrent Arthélie qui les regardait par alternance et n'avait toujours pas prononcé un mot. Arthélie les regardait comme si elle ne croyait pas ce qu'elle voyait.

- Pourquoi n'êtes-vous plus brune ? demanda Arthélie à Oona sans ambages.

- Pardon ?

- Le roux vous va bien, mais cela vous change...Je ne vous avais pas reconnue.

Oona chercha Chinue du regard alors qu'Arthélie se levait comme si elle venait de faire une sieste réparatrice. Chinue rendit à Oona un regard amusé. Elle attendit qu'Arthélie fût assez éloignée et déclara :

- C'est de cela que je parlais

- Mais de quoi ?

- Le parfum des fleurs d'éveil

- Je ne comprends rien, et pourquoi elle me croit brune ?

- Vous Oona, vous ne l'êtes pas, mais celle qui est derrière vous, oui...

Sur ces mots, Chinue se leva à son tour et alla reprendre son poste à l'entrée. Oona resta interdite et se demanda si elle n'était pas en train de devenir folle.

Arthélie se mouvait dans la maisonnée en observant tout comme si elle découvrait un nouveau monde, parfois elle riait et parfois elle fixait intensément un point avant de s'extasier sur une chose qu'en apparence elle était la seule à voir. Soudain, elle se tourna vers la porte. Traversa la pièce d'un pas rapide sous le regard médusé d'Oona. Arthélie s'arrêta à la porte et posa une main sur l'épaule de Chinue. Cette dernière la regarda. Arthélie lui sourit alors et indiqua d'un geste l'orée de la forêt.

- Je sais, je l'ai senti aussi. déclara Chinue

*

Mon ami arrive... Ce n'est pas chez nous mais nous sommes réunis à nouveau...

*

Un instant plus tard, Beirut* pénétra dans la clairière.

Episode 15, par Vigo *Retrouvailles*

Une perle de sueur ruisselait du front de Vigo. En plein cœur de la forêt, sans autre repère que la lune naissante, le jeune homme n'en revenait pas de voir un tel spectacle. Il décida de s'attarder un peu, non pas par peur mais par curiosité.

La panthère nonchalante, semblait protéger la hutte d'un contenu précieux. Et à en croire l'odeur émanant de la cheminée, il y avait de la vie là-dedans...

Fasciné par sa découverte, Vigo s'approcha en faisant craquer les brindilles et les feuilles mortes. L'ouïe puissante d'Oni ne l'y trompait pas. Même si par malheur elle n'avait rien repéré, par l'odeur, à cause de la brise montante, la panthère se leva prestement, sur le qui-vive.

« *Oh non pas ça elle m'a repéré.* » Vigo était tétanisé. Qu'allait-il advenir si le félin voyait en lui une proie à se mettre sous la dent ?

Paralysé, fermant les yeux, il attendait. Quoi, il ne saurait pas le dire... Une étrange plainte aigüe, puis un éclat de rire, l'arracha de sa torpeur... Il ouvrit les yeux... Plus de panthère devant la hutte, mais au loin au milieu de la clairière, un minuscule petit bout de femme se tenait sous le félin et lui agrippait le cou avec tendresse.

« *Oh gentil chat, comme tu es doux !!!* »

Vigo, abasourdi, venait de se faire sauver la vie par cette gamine pas plus haute que trois pommes. Entre les pattes de l'animal, cette fillette ressemblait à une poupée. Ses traits fins et sa couleur café lui rappelait bien quelqu'un. En y réfléchissant bien, cette petite poupée n'était autre que Rose !! Le jeune homme se sentait à la fois soulagé de voir un visage connu et en même temps perplexe... N'avait-il pas laissé la petite dans sa chambre stérile, la veille, après lui avoir conté son histoire du soir ?

La scène oscillait entre comique et danger, même si l'animal paraissait docile, apprivoisé, et semblait chercher la présence humaine...

Un feulement presque inaudible vient troubler le jeu de Rose et de la panthère.

Vigo sauta prestement derrière un fourré et suivit la scène tapi dans les branchages.

Une magnifique femme, sculpturale, presque féline, alla à la rencontre des deux camarades de jeu. Sans aucune crainte, Rose suivit cette fille couleur d'ébène, regagnant la hutte. La panthère, de nouveau, prit son tour de garde devant l'entrée. Et renoua avec sa sieste comme si de rien n'était.

Ces étranges habitants d'Isola était le seul refuge que pouvait trouver Vigo avant la tombée de la nuit. Plusieurs minutes lui firent peser le pour et le contre... Affrontant sa timidité, l'androgynisme gagna la lisière de la forêt. Il fallait qu'il se mette à l'abri, et qu'il sache... Il en était certain, la panthère savait ce qu'elle faisait lorsqu'elle l'avait emmené ici. Alors, il s'avança vers la hutte, sûr d'y trouver ce que le destin avait décidé pour lui.

La mystérieuse dame grimée le précéda, et vint à sa rencontre. Déterminée, elle lui prit les deux mains, dans un geste d'immense compassion.

« *-Moi Chinue, toi venir, pas peur* »

Et comme un enfant, Vigo se laissa guider.

Episode 16, par Rose - *éclair de génie*

Rose fut réveillée en sursaut par une secousse soudaine. La cabane entière vibrait. Elle se leva précipitamment et courut vers Chinue, qui debout dans l'entrée, fixait la nuit. Rose s'agrippa aux jambes de la femme peinte et gémit : « Fais que ça s'arrête Chinouille. Ça me fait peur ! » Chinue posa calmement sa main sur la tête de l'enfant terrorisée et tenta de murmurer quelques paroles apaisantes; mais elle-même inquiète, ses mots ne portèrent pas. Oona les rejoignit au dehors, alors que dans la cabane les deux autres se dévisageaient d'un air perplexe. Une lumière blanche naquit au loin dans la forêt, gagnant rapidement en intensité. En quelques secondes, tous et toutes furent aveuglés par une explosion blanche, puis aussi soudainement que cela avait commencé, le calme revint étendre son voile sur la forêt.

...

Au coeur des bois obscurs, un vieillard tout de feuillage vêtu courait comme un dément. Inconscient de sa destination, il fuyait, en hurlant doucement sa folie aux plantes qui le frôlaient. Il faisait tout son possible pour garder les yeux ouverts. Car un simple clignement de paupières, et la scène qu'il avait vécue quelques dizaines de minutes plus tôt lui revenait en une succession d'images et de sensations trop intenses pour rester supportables. Il avait ouvert les yeux à la lumière; était-il désormais condamné à ne plus devoir les fermer ? Il sentait sa mémoire creuser le brûler de mille feux. Se pourrait-il qu'il retrouve son passé ? La fuite était sans aucun doute plus confortable que ce vide vertigineux auquel il se heurtait depuis tant d'années. Mais était-elle encore envisageable à cet instant ? Aucune, réponse. Pour ne pas se perdre plus avant dans la démence, il courait, fuyait les possibles. Ses forces n'étant pas sans limite, il ralentit bientôt le rythme de ses pas... et trébuchant sur une racine éclose, chût dans un bruit sourd. Bien malgré lui, le choc lui fit fermer les yeux. Cette fois il ne put empêcher le souvenir de l'assaillir. Et dans une succession de lumières et d'images dansantes, sa mémoire reprit place en son esprit.

La terre n'avait pas bon goût. Il se releva donc, s'appuyant sur ses frêles bras tremblants et se remit en marche à pas lents. Sa fuite avait cessé.

Les troncs s'espacèrent. Les branches s'écartèrent, laissant apparaître une clairière sous les étoiles.

Il vit une jeune femme incroyablement belle sortir de l'orée de la forêt et avancer d'un pas hésitant - titubant - sous la lune.

Il s'avança à son tour et, quand elle le vit, s'inclina avec toute l'élégance que son accoutrement lui permettait.

-Vous ? murmura Beirut*. Mais qui êtes vous au juste ?

Le vieux eut un sourire, comme si cette question - à laquelle il pouvait enfin répondre - faisait office de miel sur sa tartine. Cette rencontre, il n'aurait su dire pourquoi, lui procurait un réconfort inattendu, alors même que son monde venait de se rouvrir en une méchante cicatrice.

-Je suis Eugène, répondit-il, je reviens de loin.

Comme Beirut* se contentait de sourire, intriguée, il se pencha vers elle, l'étudiant avec curiosité. Puis après quelques instants, lui demanda tout en se massant le menton :

-Pardonnez-moi, mais le temps presse mademoiselle... Il faut que je vous avertisse. Savez-vous où sont les autres ?



Épisode 17, par Beirut* - dans Les ténèbres...

Il ne pleuvait pas encore et il n'y avait pas d'éclairs, mais un vent puissant traversait Isola en tordant les branches des arbres, prélude à l'orage qui approchait. Ils marchaient d'un pas pressé au travers de la forêt tandis qu'un cri de feuilles mortes à l'haleine de terre humide les poussait. Un bruit, inattendu, violent, fit sursauter Beirut* qui s'arrêta net, hésitant de poursuivre plus en avant.

- Ce n'est rien, dit le vieil homme en revenant sur ses pas. Le vent.

De gros nuages plombaient le ciel qui planait sur eux. La pluie ne tarderait plus.

Des lèvres charnues de la jeune femme s'échappa un spectre de buée. Elle semblait attendre, hésitante, ses yeux tentaient de percer la forêt. Soudain, les visages devinrent des signes, presque des mots, et les

bouches s'ouvrirent en tremblant car dans les ténèbres environnantes rampaient lentement, à proximité, des créatures sans nom.

- Le temps presse mademoiselle... insista l'homme. Ne perdons plus de temps les autres vous attendent déjà...

- Les autres... Quels autres... ?!

- Ceux que l'Esprit de la Forêt a rappelés à ses côtés... ses... ses enfants !

- Mais de qui parles-tu ?

- De toi et des autres ! Tout a commencé à Isola et tout doit finir là-bas. C'est la destinée. C'est votre destinée à tous les 6...

- 6... ???

- Que te disent tes rêves... ? Ne t'ont-ils pas laissé entrevoir ce qu'il adviendra du passé comme du présent... ? Et ton tatouage... ne s'était-il pas modifié ces temps-ci... ?

Interdite, Beirut* dévisagea le vieil homme. La tempête hurlait comme une meute. L'homme la regardait. Elle s'obligea de rester attentive à ses paroles.

- Qui t'a parlé de mon tatouage... et de mes rêves... Qui es-tu à la fin... et que me veux-tu... ?

- Que tu changes le cours des choses Beirut*... Toi seule sait comment faire et tes songes de guideront si tu parviens à les comprendre à temps...

La nuit se dilatait. Cela faisait plusieurs heures qu'ils marchaient. Beirut* avait le sentiment qu'ils tournaient en rond. La pluie avait cédé le passage à la vigueur d'une tempête électrique qui rendait les silences terrifiants, et l'agonie de la lumière de la lune dissimulait chaque forme se mouvant au travers de la forêt.

Soudain, un rire de petite fille vient ensoleiller la demie obscurité dans tous les sens la joie de vivre, la vie dans son état pur, qui s'émerveille devant la rosée du matin.

- Nous y sommes Beirut*, à toi de guider leurs pas à présent...

Épisode 18, par Oona - double

Les autres dormaient tous profondément à mon réveil, alignés parallèlement dans la demeure rassurante de Chinue. Chaque lit était occupé. Je sortis de ma poche la montre trouvée la veille dans la forêt : 5h30.

Une femme brune occupait le dernier lit près du mur. Elle était sûrement arrivée pendant la nuit. Sa longue chevelure noire me rappelait mon amie Beirut* et cette pensée me fendit le cœur. Où était-elle en ce moment, se portait-elle bien ?

La pluie ne tombait plus. Les éclairs de la veille avaient cessé eux aussi. Ils étaient assez fréquents ici et je ne m'en souciais plus car ils n'avaient, à ma connaissance, pas d'incidence. Je quittai silencieusement la cabane. Même si je n'étais enfin plus seule ici, je devais comprendre quel était cet endroit et pourquoi j'y avais été catapultée.

Des empreintes de pas formaient un chemin guidant vers l'épaisse forêt inhospitalière. Je l'empruntai, intrépide. Celui-ci me conduisit à une grotte blanche. A son origine, il y avait une petite porte surmontée d'un panneau lumineux grésillant, indiquant « Zone-test 3 ».

J'avais entendu ce nom auparavant.

Trop souvent.

Je poussai la porte qui s'ouvrit et me laissa entrevoir un long couloir éclairé par des néons aveuglants. Au bout de celui-ci, une nouvelle porte sur laquelle était écrit un nom : « Professeur Bartholomé Rubens Plücke ».

Mon sang se glaça.

Ce bureau où j'étais entrée tant de fois dans ma jeunesse était à nouveau devant mon oeil écarquillé. Je connaissais cet homme, son métier, son obsession : tout me revenait violemment en tête.

Petits, nous jouions ensembles dans cette même pièce, ou en bas de notre immeuble, près du Labo 12 désaffecté. Bartholomé disait toujours : « Quand je serai grand, je serai plus fort que le Laborat et je tuerai tous les méchants ». On riait beaucoup ensemble, jusqu'à l'adolescence où il commença à se passionner pour les sciences obscures et l'anatomie humaine, comme son père. A notre dernière rencontre, il y a 2 ans, il avait mis au point une technique de clonage humain et, avide de pouvoir, avait rejoint le Laborat.

Bartholomé n'était pas dans la pièce. Je ne pouvais pas croire ce que j'y voyais. Sur l'écran le plus à gauche, je me regardais endormie dans ma chambre. Sur ma table de chevet, le réveil indiquait 6h. Il retentit. Je m'observai me levant comme chaque matin. Mes cheveux étaient plus sombres et mon regard semblait vide.

Je m'enfuis. Je devais prévenir les autres de cette terrible découverte, mais je fus arrêtée dans ma course, dans le couloir blafard. Quelqu'un m'agrippait le bras. Bartholomé.

Episode 19, par Chinue - *eveil*

A l'aube, Beirut* avait franchi la porte de la demeure de Chinue. Sans attendre, Eugène s'était effacé, silencieusement, comme une ombre, et quand la jeune femme s'était tournée vers lui, ouvrant la bouche pour dire quelque chose, il avait déjà disparu.

Dans l'obscurité des arbres, caché aux regards par une branche touffue, il observait maintenant la cabane. Ses pensées voltigeaient devant ses yeux comme des papillons. Il savait qui il était.

Un bruissement interrompit sa méditation. Eugène cligna des yeux et les papillons de ses chimères se désagrégèrent dans un souffle. Quelqu'un sortait. Oona.

Pris d'un pressentiment, Eugène se mit à la suivre. C'était l'aube, et la pénombre encore lourde lui permettait de se dérober aux regards de la jeune femme. Il marchait aussi vite que le lui permettaient ses vieux pieds nus pour suivre la marcheuse au pas décidé. Au détour d'une branche au feuillage encore lourd d'humidité, Oona se retrouva face à une paroi verticale, chaotique, à la couleur de craie, trouée par une porte en béton, détail incongru en ce lieu. Une grotte. La jeune femme s'engouffra à l'intérieur. Eugène se figea. La grotte. Cet antre immaculé qui avait caché aux regards, avec l'aval du Laborat, ses expériences génétiques honteuses pendant des années. Des années... Oui, il se rappelait.

Une exclamation, un cri de femme retentit soudain dans la grotte.

Pris d'un sursaut, le vieil homme se baissa pour ramasser la première arme qui lui tombait sous la main – une grosse pierre – et se rua à l'intérieur. Eugène savait qu'un infâme soldat du Laborat oeuvrait dans ce centre d'expériences. Oona était peut-être en danger...

Il était Eugène. Eugène Plücke. Et il était hors de question qu'il laisse cette expérience nauséabonde se poursuivre.

*

A plusieurs kilomètres de là, Chinue avait pris une décision. A présent qu'elle doutait des intentions de l'Esprit, son prétendu guide depuis si longtemps, elle voulait en savoir plus sur la raison de la présence sur son territoire de ces femmes, de ce garçon – et de cette petite fille. L'étrange lumière qui avait déchiré la nuit quelques heures plus tôt l'inquiétait encore plus. Tous ces changements ne lui disaient décidément rien qui vaille. Si les autres faisaient l'expérience de l'Eveil, peut-être cela leur permettrait-il de comprendre le but - ou la cause - de leur venue ici ?

Elle jeta un regard à ses hôtes qui, le regard encore embrumé, émergeaient peu à peu et s'asseyaient les uns après les autres sur leur couche basse, les genoux relevés ou les jambes en tailleur, observant l'intérieur de la maisonnette. Rose, Arthélie, Vigo, et Beirut* - la nouvelle venue de la nuit. Seule Oona manquait à l'appel. Tant pis, Chinue ne voulait pas attendre. Elle sortit d'un recoin de la hutte un sucrier en fine porcelaine blanche, orné de fleurs d'un bleu profond - vestige d'un père absent et inconnu. Y puisant cinq doses de pistil, elle commença sa préparation.

D'abord, elle broya méticuleusement une poignée de fibres végétales à l'aide d'un pilon en bois. Puis, elle vida la substance poudreuse obtenue dans une coupelle de terre cuite, qu'elle fixa sur un support au dessus de l'âtre. Tournant la tête, Chinue sourit à la petite Rose qui frottait avec ses poings des yeux gonflés de sommeil, et elle reprit sa surveillance du feu. La chaleur des flammes produisit bientôt une

réaction chimique sur la poudre de fleur et une épaisse fumée aux teintes roses et prune envahit l'atmosphère confinée de la petite maison de bois, tandis qu'un lourd parfum envahissait la pièce.

Chinue ferma les yeux et en inspira une bouffée, résistant avec difficulté à l'envie de s'abandonner.

Elle se tourna vers les autres et, alors qu'elle commençait à ressentir une sensation étrange au creux de son ventre, elle les invita à se lever.

Chinue prit la main de Rose et celle d'Arthélie, à qui elle fit signe de faire de même avec Beirut* et Vigo, formant une ronde.

Alors, insensiblement, les murs de la cabane enfumée semblèrent se dissoudre. Tous regardèrent Chinue, les yeux remplis d'incompréhension, et d'une légère crainte. Seule Arthélie, un sourire indéchiffrable aux lèvres, n'eut pas l'air surprise. Les murs et le toit disparurent et un flottement s'empara d'eux. Sinuant tels des volutes de fumée, ils s'élevèrent dans les nuées. Et c'est à ce moment qu'ils s'éveillèrent.



Alors, insensiblement, les murs de la cabane enfumée semblèrent se dissoudre. Tous regardèrent Chinue, les yeux remplis d'incompréhension, et d'une légère crainte. Seule Arthélie, un sourire indéchiffrable aux lèvres, n'eut pas l'air surprise. Les murs et le toit disparurent et un flottement s'empara d'eux. Sinuant tels des volutes de fumée, ils s'élevèrent dans les nuées. Et c'est à ce moment qu'ils s'éveillèrent.

*

Chinue ouvrit les yeux. Elle se trouvait à présent entourée d'un halo lumineux presque aveuglant. La main de Rose et celle d'Arthélie, qu'elle tenait il y a encore quelques secondes, laissaient place au vide. Elle tourna la tête à droite et à gauche. Elle était seule. Les contours se dessinèrent peu à peu. Un couloir. Chinue reconnut l'allée principale de la grotte blanche, celle-là même qu'elle avait empruntée la veille pour aller demander conseil à l'Esprit. Un son attira son attention. Comme une plainte. Puis un choc sourd. Elle marcha prudemment en direction du bruit. Elle avait l'impression d'être entourée d'un bulle floue qui la protégeait du monde réel, bien qu'elle sache qu'elle n'était pas vraiment ici, dans la grotte blanche. A mesure qu'elle avançait, elle devina des formes floues devant elle. Les ombres se précisèrent et elle reconnut Oona, recroquevillée par terre, hébétée. A côté d'elle, gisait un homme barbu, créature aussi pâle que la jeune femme - n'était le sang qui lui sortait du crâne à gros bouillons. Debout, un petit homme fripé tenait encore une lourde pierre tachée de sang. Il regardait le corps inanimé, balbutiant des mots incompréhensibles. Chinue eut un mouvement de recul, et ferma les yeux. Quand elle les rouvrit, elle se trouvait dans la cabane, allongée en chien de fusil sur sa couche. Son coeur battait la chamade.

Les autres, étendus comme elle, avaient les yeux ouverts, mais ils ne la voyaient pas.

Episode 20, par ? - Le chat

Elle marchait dans l'ombre épaisse de la forêt depuis longtemps. Elle ne savait plus rien. Tous ses souvenirs avait disparu. Son corps la faisait souffrir, elle titubait, épuisée. Le chat réapparaissait de loin en loin, comme s'il la tirait en avant. Ils débouchèrent enfin sur un espace dégagé où un mince fil d'argent sinuait dans un mouvement indolent – un ruisseau. La jeune femme se jeta à plat ventre et forma une coupe avec ses mains, buvant avidement. Sa soif éteinte, elle laissa la surface de l'eau s'aplanir peu à peu, et observa son reflet. Elle ne le reconnut pas. Ses cheveux noirs étaient coupés au carré, sa peau mate et ses yeux en amande. Elle portait une chemise de nuit déchirée, son bras droit portait la trace d'une piqûre d'aiguille.

Une folle en balade ? Une junkie évadée ? Comment savoir.

Un miaulement la tira de ces pensées amères. Le chat. Elle jeta un regard au loin. Là-bas, le ruisseau se changeait en rivière. Elle se releva et, longeant le cours d'eau, reprit sa route.

Episode 21, par Vigo - La clef du songe

Vigo n'était plus. Du moins physiquement. La vapeur pourpre aux exhalaisons d'Ylang l'avait entouré comme d'une couverture chaude et bienfaisante. Ses muscles ne répondirent plus, et il se sentit flotter.

Ce n'était pas du tout inquiétant, bien au contraire.

« *Vigo je t'en prie, fuis !* »

Dans un léger larsen, une voix masculine poussait Vigo à s'échapper.

« *Ne pense pas, agis, il est encore temps !* »

Et docile, Vigo s'exécuta, ne regrettant en rien ce corps ni viril ni féminin qu'il méprisait tant.

Détaché de son enveloppe corporelle, l'androgyné, mu par un désir de liberté si fort, s'éleva par delà les cimes d'Isola. Fasciné par ce pouvoir, enivré par ce nouveau plaisir, Vigo se laissa aller et revint en ville, curieux de pouvoir espionner à sa guise la ville et ses petits protégés.

Il y vit Rose, dans sa chambre, chantonnant des comptines à son doudou, entendit la voix de cette étrange diva tatouée, comme au soir de ses coups de déprime, près du zinc... il guetta également la préposée de la morgue, berçant un enfant sans vie.

Mais surtout, en s'enfonçant de nouveau dans ce mystère végétal qui l'avait happé l'avant-veille, il s'aperçut, lui.

Il était aux commandes d'une sorte de bunker futuriste, qui s'illuminait de dizaines d'écrans de surveillance. Son jumeau en blouse blanche se leva préoccupé, et sorti au dehors. Dans ce songe malsain et pourtant si réel, Vigo entr'aperçu son prénom sur l'uniforme immaculé, et tout lui revint... Bartholomé...

La chute. Raide et sévère. Vigo le sent, jamais il n'a existé par lui-même.

Il n'est pas tout à fait lui, il est tout à fait l'autre.

Episode 22, par Arthélie : Les chaînes brisées

Le soleil était à peine levé. Vigo semblait flotter dans une sorte de rêverie sans fin. Rose riait doucement dans son sommeil et en observant bien, Arthélie vit qu'Oni répondait elle aussi dans son sommeil artificiel aux jeux de la petite fille. Chinue et Oona n'étaient plus là. La porte de la cabane était ouverte. Depuis quand ?

Une voix au fond d'elle lui dit d'agir et elle se tourna vers Beirut*. Celle-ci se releva d'un bond et leurs regards se croisèrent. Sans un mot elles se levèrent toutes deux et sortirent de la cabane.

- *Il est temps d'en finir*

- *Oui. Répondit simplement Beirut**

Elles prirent la route la plus sombre et s'enfoncèrent toutes deux dans les bois sauvages et presque magiques d'Isola. Était-ce parce qu'elle avait goûté une deuxième fois à l'éveil ou alors était-ce parce que Beirut* l'accompagnait mais Arthélie savait sans l'ombre d'un doute où elles devaient aller et ce qu'il y avait à y faire.

Sur leur chemin, les branches des arbres s'écartaient et ouvraient pour elles une voie au sein de la forêt. Les quelques créatures qui peuplaient Isola venaient se présenter sur les bords de ce chemin que la

nature ouvrait pour elles. Comme cela avait été le cas quelques jours plus tôt, le soleil levant guidait leur pas. Toujours plus vers l'Est, vers le cœur de la forêt.

Le soleil avait maintenant atteint le haut des frondaisons et la route qu'elles prenaient déboucha finalement sur une clairière ou trônait un pic rocheux. De ce pic coulait une petite chute d'eau dont le son cristallin emplissait tout l'espace. Au pied de cette chute un bassin formé par l'ondée reflétait le ciel et le soleil commençait à y apparaître. Les deux femmes s'agenouillèrent devant le bassin et effleurèrent en même temps la surface des eaux. Tout se brouilla, une brise légère balaya l'espace dégagé au cœur de la forêt. Le soleil disparut alors derrière un nuage et le bassin se figea pour devenir non plus le miroir du ciel mais une fenêtre vers un ailleurs. Il était là. Celui qu'Arthélie voyait dans ses songes, celui qui la connaissait mieux qu'elle-même, celui qui forgeait sa vie.

*

Il posa sa plume et releva la tête comme si quelqu'un venait de pénétrer dans la pièce. C'était impossible, personne n'était jamais entré ici. Pas depuis que lui-même en avait scellé les portes depuis des temps immémoriaux. Il sentit une présence, deux pour être précis. Il plongea son regard sur ce qu'il venait de coucher sur le parchemin et frémit.

Depuis tout ce temps il avait perdu l'habitude de lire ce qu'il écrivait, il se contentait de remplir page après page les grands volumes qui s'entassaient partout dans cette caverne aux dimensions de cathédrale. Devant lui ces mots

« Beirut et Arthélie sont agenouillées devant le bassin et regardent à l'intérieur. Leurs mains touchent la surface... »*

Ce n'était pas possible. Il n'y croyait pas personne ne pouvait venir ici, surtout pas eux. C'était impossible, il se leva et comme un dément se mit à arpenter les allées de la cathédrale souterraine. En revenant auprès de son pupitre après en avoir fait le tour il fut comme frappé par la foudre ; Elles étaient là.

-Bonjour père dirent Arthélie et Beirut de concert*

L'homme, estomaqué par leur présence ne dit rien et continua d'avancer comme un papillon attiré par une flamme. Il savait que s'il entrerait en contact avec elles il mourrait. Mais la curiosité était plus forte que tout. Comment avaient-elles pu réussir à s'échapper de la trame de son récit ? Comment avaient-elles fait pour venir jusqu'à lui ?

Il s'arrêta à quelques pas des deux femmes et il les dévisagea. Arthélie tenait dans ses mains le volume dans lequel il écrivait avant leur interruption. Un frisson lui glaça l'échine. C'était la fin, sa fin.

-Vous écrivez de belles choses. Mais vous avez fait de moi ce que je ne suis pas. Dit Arthélie

*-Oui, très belle, mais triste, trop triste parfois. Vous avez fait de ma vie un cauchemar éveillé. Ajouta Beirut**

-Il est temps d'en finir, nous ne voulons plus être vos marionnettes, nous ne voulons plus être l'objet de votre bon vouloir, vos créations... Nous voulons être libres ! S'écria Arthélie

Beirut* pris alors la plume qui reposait sur le pupitre et s'avança vers Arthélie qui tenait le volume entre ses mains. Se tournant l'une vers l'autre elles échangèrent un regard et Beirut* commença à écrire. Sa main leste et agile courait sur le papier et au fur et à mesure que les mots étaient couchés sur le vélin, le père des songes ne put que se résigner et accepter de subir le juste retour de ce qu'il avait créé. Sans même entendre ni lire ce que Beirut* était en train d'écrire il sut...

La main de Beirut* coucha ces mots...

« Deux des six, celles parmi toutes qui appartiennent le moins à la volonté du créateur, sont entrées dans son repaire de songes et de brumes. Elles deux, éveillées parmi les éveillés ont pris des mains du père le livre de leur vie et écrivent un nouveau chapitre, le dernier.

En ce jour le père n'aura plus le pouvoir de les tourmenter. En ce jour elles le bannissent de ce monde et de tous les autres. Elles le condamnent à sortir de la trame des univers et à y rester pour l'éternité. Aujourd'hui ce sont

les enfants qui prennent les rennes du monde qu'il a créé. Les six deviendront dieux parmi leurs semblables et nul ne pourra plus jamais leur imposer sa volonté.

Ceci est la fin. »

Le père s'évanouit alors dans un nuage de fumée. Beirut* et Arthélie le regardèrent disparaître. Autour d'elles la cathédrale devint plus lumineuse que le point du jour et les six vitraux invisibles brillèrent de milles feux. Chacun représentant l'un des six. Arthélie referma le volume et alla le placer sur l'une des innombrables étagères. Elle alla ensuite se placer en dessous du vitrail la représentant et elle sourit. Elle chercha Beirut* du regard. Elle était aussi devant sa propre image mais elle ne souriait pas seulement. Beirut* pleurait d'être enfin libre.

*

Loin de là, dans un autre espace, dans un autre temps. Dans la cabane au milieu des bois Rose s'éveilla elle aussi. Assise sur sa couche elle sentait que quelque chose avait changé. Elle se leva, sortit de la cabane et sut exactement ce qu'elle devait faire...

Episode 23, par Rose - L'espace d'un instant

Isola était figée dans l'instant.

Les oiseaux flottaient dans l'air, les feuilles des arbres demeuraient immobiles, et aucun son ne se faisait plus entendre autour de la cabane.

Rose en sortit en baillant. Elle dévala les marches de branchages et sauta dans l'herbe. Elle émit un petit gloussement amusé en constatant que l'herbe sur laquelle elle avait posé ses pas restait couchée. Sa mémoire était marquée à vif par l'expérience mystico-végétale dont elle venait de se réveiller. Alors que ses compagnons et elle faisaient la ronde, quelques heures auparavant, elle avait respiré le drôle de parfum de ces fleurs préparées par Chinue. Après avoir éternué, un clignement de paupières avait suffi à la transporter hors de sa propre conscience.

Elle avait eu la sensation de gambader, agrippée au dos d'Oni, dans le labyrinthe de verdure d'Isola.

Elle avait observé une petite fille en tous points semblable à elle-même, racontant une histoire à Louléo, dans la froideur de sa chambre du centre hospitalier de l'avenir génétique.

Elle avait enfin su - la révélation d'un instant - qu'elle avait toujours eu cinq ans, et qu'elle resterait toujours une enfant, hors d'atteinte de l'état adulte, quoi qu'il advienne.

Le rêve, la réalité, et l'illumination s'étaient offerts à ses sens. Rose avait su à son réveil quel était son rôle dans cette histoire.

...

Arrivée à la grotte blanche, Rose avait décidé d'une petite pause. Elle venait de faire une belle trotte, et apercevant un ruisseau non loin de là, décida de se rafraîchir le visage. L'eau, comme l'ensemble de la forêt, était immobile. La petite se laissa tomber à genoux sur la berge, et caressa la surface du ruisseau. «Ooohaaa !» s'exclama-t-elle. L'eau, sous l'effet du temps figé, était devenue malléable. La sensation due au contact de cette matière hybride sur la peau de ses mains était merveilleuse. Ainsi l'enfant s'accorda quelques minutes pour modeler l'eau selon ses désirs.

Une lumière aveuglante émergea soudain de la grotte, et s'éteignit après quelques secondes aussi vite qu'elle était apparue.

L'attention de Rose se reporta sur son but. Elle se leva et d'un pas décidé entra dans la grotte par la lourde porte entre-baillée.

Elle passa à côté d'une scène figée : Oona par terre, blessée, semblait perdue. Le vieil homme fou, debout, tenant une pierre à bout de bras, regardait le corps d'un homme frêle, étendu au sol. Ses traits lui rappelèrent ceux de monsieur Vigo. Perplexe, la fillette songea à aller aider Oona, mais se ravisa. Ces personnages statufiés étaient hors d'atteinte, cette idée s'imposait à elle comme une évidence.

Une vieille porte de métal au fond de la pièce lui bloquait le passage. Rose fronça les sourcils, puis s'écria «Ahaa !». Elle farfouilla dans son sac à malices, et en sortit la clef qu'elle avait trouvée dans la clairière. Toute langue dehors, elle tourna la clef dans la serrure et tira la poignée de toutes ses forces. La porte grinça sans bruit, dévoilant une cage d'escalier dont la lumière pourtant intense n'arrivait pas à révéler le sommet. Rose poussa un tout petit soupir puis s'élança de marche en marche.

Cinq bonnes minutes plus tard, elle posait le pied sur le sol de l'Étage Suspendu. C'était un espace clos ouvert à tous les cieux, une pièce pleine d'un bazar invraisemblable. Des sarcophages cryogéniques en panne, recouverts de boîtes à chaussures et d'outils de jardinage, eux-mêmes recouverts d'une phénoménale couche de poussière.

Heureusement pour elle, la fillette savait ce qu'elle était venue y trouver.

Se frayant un passage au travers des tas de badges et de papiers cachetés du Laborat qui jonchaient le sol, Rose arriva devant une petite table blanche épargnée par la poussière. Sur cette table, de petites pièces de métal peintes attendaient leur heure sans piper mot; et pour tout dire, s'ennuyaient ferme.

Rose se mit à l'ouvrage, assemblant les pièces les unes aux autres; remplissant petit à petit le réceptacle gravé à cet effet au sein même de la table.

La dernière pièce du puzzle en main, la petite Rose prit une grande inspiration. D'un geste sûr, précis, et vif, elle posa la dernière pièce à sa place, complétant le motif... déclenchant le mécanisme.

Un bourdonnement naquit dans les interstices du puzzle. Les pièces vibrèrent et se fondirent les unes aux autres. La vibration gagna la table, la pièce, et s'amplifiant sans mesure, finit par gagner Isola toute entière.

...

Rose se découvrit les yeux et avança en trébuchant vers l'un des trois murs transparents de la pièce.

Bouche bée, elle contempla le nouveau paysage d'Isola.

La forêt était toujours là, réveillée, et vivante. Mais la ville avait disparu.

...

Ce matin-là, à Labo-city, une rumeur courait. Elle disait que le quartier d'Isola s'était évanoui dans les airs.



Episode 24, par Beirut* - *vers des espaces in nis*

Beirut* pleurait.

La joie et la tristesse se mêlaient dans ses larmes car si elle venait de goûter présentement au mot « liberté » elle venait également d'en connaître le goût amer. Dans le silence contemplatif, elle murmura ces quelques vers ;

*« Les ailes brûlées, clouée au sol,
Et la tête vers le ciel, vers la splendeur de l'éternel ailleurs
Cherchant l'étoile qui fait tourner la roue
Loin de ce quadrillage où même l'air ne peut être libre comme l'art
Comme la pureté d'un geste, la profondeur d'une pensée illimitée*

*Est-ce la frontière si fine entre folie et sagesse ?
Réflexion pesante cheminement infini en quête de l'archétypique
Mais mon âme est souffrante
Mémoire passé qui voudrait voir mon espoir cassé
Où est la berge ?, Où est la perche ? Maintenant j'en ai assez !!
Je me noie... j'ai perdu ma barque quand j'ai vu que celui qui la conduisait n'était autre que mon ennemi
Mais comme quand la nuit tombe, l'océan et le ciel ne forment qu'un
Alors j'ai pu voir l'espace infini
Oh liberté, ma chère amie, ta présence est abstraite
Vu que c'est dans ma tête que j'ai appris à te connaître
Oh liberté, imbibe mon encre et ne quitte plus mes pensées
Bulle d'oxygène dans un monde limité
Où la vérité se cache en nous... »*

Puis Beirut* s'arrêta un instant, hésitant de poursuivre plus en avant. Voyant qu'Arthélie l'écoutait attentivement, elle ajouta ;

- Sans cesse, nous marchons, les rues s'ouvrent, nous marchons comme des êtres vivants qui n'ont plus pour disparaître que les vêtements de tout le monde. Et cette débâcle qui les emporte. Il y a un moment où l'on ne sait plus si ce que l'on fait est réel ou bien simplement utile. On décroche. Il y a peut-être une autre façon de vivre. D'un seul coup, on se découvre affublé d'absurdités. Se lever, marcher, devenir, sourire ou pleurer n'ont plus aucun sens. Alors on tourne le dos. On s'en va... Beirut marqua une pause. Arthélie la contempla. Elle lui apparut si belle enveloppée dans ce manteau de silence. L'herbe, le ciel, la cime des arbres éternels, la venue de la nuit, la couleur d'un regard, rien ne change. Mais on sait que tout sera différent désormais. On choisit la fuite. On est inaccessible et il y a un petit rire au fond de nous-même. Un rire que personne ne peut entendre... Personne n'est ce qu'il prétend être. Personne n'est ce qu'il est... Son regard se ferma, Arthélie comprit que c'était à elle-même que Beirut* s'adressait. De l'espoir qu'il nous reste naît la liberté. Celle de se plier à des courants insolites et de partir au loin. Vers des espaces infinis.*

Les lèvres d'Arthélie s'entrouvrirent soudain, comme si elle s'était préparée à prononcer un mot. Elle resta un instant dans cette posture, les mandibules crispées, l'obscur ellipse des mâchoires immobilisée dans le silence. Elle les referma alors doucement et murmura :

*- Que faire à présent... ?
- Ce n'est pas encore fini... Il reste encore un chapitre à écrire. Beirut* se tourna vers Arthélie. Viens. Je veux te montrer quelque chose.*

Elles franchirent le seuil de la caverne et s'engagèrent au travers de la forêt. Au bout de quelques instants, elles parvinrent à une clairière en forme de polygone bordée par des arbres aux feuilles luisantes et des troncs châtain qui semblaient vernis. Il y avait une drôle d'odeur, imprévue. On entendait un bruit étrange : un trille artificiel, comme celui que pourrait produire la bise en agitant un lustre baroque. L'espace d'un instant, Arthélie regarda autour d'elle en tentant de vérifier la raison de ce tintement mystérieux. Elle s'approcha alors de l'un des arbres et comprit. Elle fut fascinée. Beirut* se pencha vers elle et adopta un ton sombre ;

*- La forêt est en plastique, affirma-t-elle. Les arbres, les fleurs et le gazon sont factices. Le son que tu entends est celui des feuilles des arbres quand le vent les agite : elles sont élaborées dans un matériau très délicat et résonnent comme de petits morceaux de cristal. Rien n'est réel, tout n'est que simulacre.
- C'est incroyable.
- Moi, je trouve ça effrayant, répliqua Beirut*.
- Effrayant ?
- Oui. Ces arbres, cette herbe en plastique... trop longtemps mes cauchemars me les ont montrés. Trop longtemps j'en ai songé pour enfin en percer les secrets.*

Arthélie regarda ses pieds : elle trouvait très doux le tapis d'herbe épaisse et pointue. Elle passa les doigts dans l'herbe avec une extrême délicatesse. Elle était moelleuse.

*- Je peux m'asseoir ? demanda-t-elle soudain.
- Bien sûr. Cette forêt est la tienne. Mets-toi à l'aise.*

Elles s'assirent ensemble. L'herbe était une armée de soldats élégants en miniature. Rien dans ce lieu

ne gênait le regard. Arthélie caressa le gazon et ferma les yeux : c'était comme de glisser la main sur un manteau en peau. Elle se sentit charmée. Beirut*, au contraire, semblait de plus en plus triste.

- Les oiseaux ne se posent jamais ici, tu sais ? Ils se rendent tout de suite compte que tout est un trompe-l'œil. Tout n'est qu'aberration, chimère, faux-semblant. Tout est comme nous.

Devant tant de beauté contrefaite Arthélie semblait chercher les mots appropriés. Une vibration, un frisson lui parcourut soudain l'échine. Pour la première fois, elle éprouva une certaine appréhension devant les paroles de Beirut*. Elle leva les paupières et contempla la platitude du ciel. Vide. Immense. Aucun nuage ne l'altérait. Aucun son ne résonnait. Son sentiment de malaise devint de plus en plus important.

- J'ai peur... lâcha-t-elle. Que pouvons-nous faire à présent ?

- Écrire. Écrire la plus belle page de notre existence, affirma Beirut calmement. Elle lui tendit un petit cahier de vert et de gris. En son centre une étiquette dorée indiquait dans une écriture curviligne « Arthélie ». Je l'ai pris dans la bibliothèque du créateur tout à l'heure. Les dernières pages sont blanches. Elles t'appartiennent. A toi d'y écrire les mots qui te paraîtront les plus justes et les plus beaux.*

Elles se regardèrent, Beirut* sourit, et le silence s'installa.

Le temps passa. Au bleu méthylène du ciel succéda l'ébène de la nuit. Beirut* se leva, belle et fragile, sous l'ampleur resplendissante de la pleine lune. Puis après un regard empli d'une infinie candeur dédié à Arthélie, elle partit.

Episode 25, par Rose, Beirut* et Arthélie - conclusion 1^{ère} partie

Rose :

Rose dévala l'escalier en courant, et se rua au dehors. Au milieu du sentier, Oona, debout, semblait égarée.

Rose s'approcha d'elle et lui demanda : Il est où le vieux monsieur bizarre ?

Oona fixant toujours le vide lui répondit : Parti. Il s'est enfui dans les bois et les branches se sont refermées sur son passage.

- C'est pas grave. Viens voir Oona !

La petite fille prit la femme par la main et l'entraîna dans une dernière course à travers la forêt.

Elles zigzagèrent entre les arbres, traversèrent une foultitude de bosquets de fougères, une poignée de ruisseaux et gravirent quelques rochers. Puis la forêt s'éclaircit tout à coup. La frontière entre Isola et le reste du monde était nette, mais en rien infranchissable. D'un même pas, Oona et Rose s'avancèrent dans la plaine au milieu de laquelle Isola était apparue.

C'était une étendue immense, d'un vert jaunissant sous le soleil. Les vents imposaient aux herbes une danse éternelle.

Regarde là-bas !, cria Rose toute excitée.

Elle pointait le doigt vers un troupeau d'animaux étranges, qui semblait glisser à la surface de l'herbe une centaine de mètres plus loin.

Oona plissa l'oeil et vit des chevaux rouges vif, dont les grandes ailes battaient l'air ambiant.

La fillette éclata de rire et sauta sur place.

C'est un rêve !, murmura Oona.

Rose se tourna vers elle et lui glissa innocemment : *Peut-être, mais c'est rigolo !*

L'enfant lâcha la main de l'adulte et courut dans la plaine, vers les animaux étranges.

Beirut* :

Couchée dans l'herbe, une entaille ornait d'un collier pourpre son frêle poignet gauche. Elle ne sai-

gnait pas trop bien qu'elle savait que ses forces l'abandonnaient. La joie et la tristesse se mêlaient dans ses larmes car si elle venait de goûter présentement au mot « liberté » elle venait également d'en connaître le goût amer. Sur un petit cahier de vert et de gris, elle écrivit ces quelques lignes ;

« Je sais que je ne sais pas ce que je ne sais pas ; j'envie ceux qui sauront d'avantage, mais je sais qu'ils auront tout comme moi à mesurer, peser, déduire et se méfier des déductions produites, faire dans le faux la part du vrai et tenir compte dans le vrai de l'éternelle admission du faux. Je me suis gardée de faire de la vérité une idole, préférant lui laisser son nom plus humble d'exactitude. C'est au lecteur à se faire une opinion. »

Son sang coulait et la Vie renonça doucement à elle.

D'un exquis baiser la Mort l'embrassa lentement, Beirut* expira en éternelle sybarite.

Arthélie :

Cela faisait maintenant plusieurs heures qu'Arthélie tenait dans ses mains le cahier relié que lui avait remis Beirut*. Elle le tenait ouvert à une page blanche et ne savait qu'en faire. Beirut* avait dit que c'était à elle d'écrire la fin de l'histoire, à elle de se sortir, de les sortir, de ce cercle infernal. Devenir maîtresse de son destin et peut-être même de celui de tant d'autres. C'était une responsabilité très lourde qu'elle avait entre les mains. Elle qui avait toujours communiqué par les mots ne savait quoi écrire. Elle songea à ce qu'elle aimerait changer dans sa vie, car à défaut de tout changer, un simple ajustement pourrait faire l'affaire. Elle envisagea de faire de cet îlot artificiel qu'est Isola une réalité, mais sans que cela ne perturbe l'ordre des choses. Comment faire ? Elle ne parvenait pas à trouver la réponse. Cet endroit était un lieu où le rêve et la réalité était inextricablement liés. Changer l'un c'était changer l'autre.

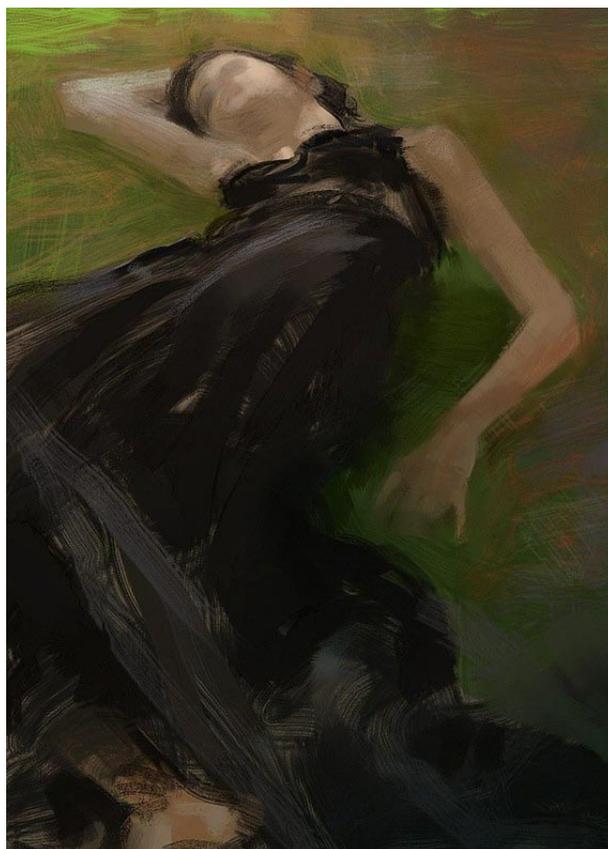
Tout cela était bien égoïste en fait, elle avait la possibilité de changer sa vie mais pas celle de ceux qu'elle aimait. Il fallait concilier les deux, mais comment ?

Il fallait qu'elle choisisse un point de départ pour tout ça. Un nexus d'où émanerait ce nouveau monde, cette nouvelle vie. Elle songeait que c'était bien trop de responsabilité pour elle, elle avait perdu toute innocence et allait par conséquent agir dans son intérêt et non pour le bien de tous. Elle pensa que si le monde était rempli de gens aussi gentil qu'Henri, son coursier, il serait bien plus vivable et supportable. Elle pensa aussi que Rose, la petite fille sans âge avait l'innocence qui lui faisait défaut. Elle songea aux arbres synthétiques qui l'entourait et voulut plus que tout commencer par les rendre vrais.

Elle ne s'en était pas rendu compte. Elle écrivait, depuis un moment déjà et elle baissa les yeux et lut ce qu'elle venait d'écrire. Un frisson la parcourut quand elle eut dans son esprit la vision qu'elle avait décrite sur le parchemin.

« La nature a salué l'éveil de cette journée en faisant de ce qui était artificiel une réalité. Isola était son nom et c'est isolée du reste du monde que désormais cette forêt existerait. Teintée de l'innocence et des rêves d'une enfant sans âge c'est dans les songes d'un coursier au cœur d'or que résiderait à présent et pour toujours ce havre de paix et de tranquillité pour tout ceux qui n'ont jusqu'à présent pas choisi d'exister. »

Arthélie releva les yeux, le ciel azuré était illuminé par le soleil. La brise agitait les branches des arbres et les brins d'herbe à ses pieds. Tout était devenu réel. Au loin elle entendit dans le grand silence qui régnait un troupeau qui parcourait une étendue qu'elle savait verdoyante. Soudain dans le ciel apparurent plusieurs créatures ailées dont l'une était chevauché par une petite fille. Arthélie se leva observa le ballet aérien un moment et s'approcha de la mare au centre de la clairière, dans l'onde bleue elle vit le visage d'Henri, assoupi sur sa chaise à la morgue.



Elle referma le carnet et le jeta au fond de l'eau avant de se diriger vers les profondeurs de la forêt, un sourire serein sur le visage. Elle n'existait plus que dans un songe et elle savait que cela était bon.

Episode 26, par Chinue et Oona - conclusion 2^{nde} partie - fin

Chinue :

Dans la cabane silencieuse, Chinue frissonna, mal à l'aise. Elle se leva péniblement et sortit à pas lents, Oni sur les talons. La jeune femme regarda autour d'elle. L'atmosphère était particulière. Elle le sentait : quelque chose avait changé. Elle continua à avancer et s'enfonça dans la forêt.

Après quelques centaines de mètres, Chinue stoppa net et écarquilla les yeux. Le paysage avait brusquement changé : là où, devant elle, s'épanouissait hier encore son domaine végétal, sa forêt, son univers, une plaine infinie aux herbes balancées par la brise s'étendait à présent, tandis que les reliefs chaotiques et arborés d'Isola se dressaient toujours derrière elle. La frontière qui séparait ces deux mondes était propre et nette, comme si une lame fine, précise et implacable avait tracé un cercle parfait à partir d'un point invisible, au centre exact d'Isola.

Chinue hésita un instant, puis fit un pas en avant. Elle entra dans la zone inconnue, immense et déserte. Sur sa droite, dans le lointain, des cris d'enfant lui firent tourner la tête. En plissant les yeux, il lui sembla reconnaître la petite Rose, qui, chose étrange, évoluait dans les airs, juchée sur la croupe d'un animal ailé, et qui agitait les mains en direction de Oona, allongée dans les herbes hautes.

Elle continua dans leur direction.

Réveil en sursaut. Dehors, une sirène retentit. Dans la ruelle sombre, les cris d'un maquereau aviné qui tabasse une de ses putes la tirent brutalement de sa transe. Une rame de métro passe en faisant vibrer les cloisons, aussi fines que du papier à cigarette. Le papier peint défraîchi pue le moisi. Des rats grattent derrière le mur, dans le couloir aux néons clignotants de l'hôtel miteux.

Allongée sur son lit, les pupilles dilatées, la sueur qui perle sur les tempes, la bave aux lèvres, elle tremble. Son rêve s'est envolé. Son univers, son miracle, son échappatoire. Dissous, évaporés, en même temps que les effets de la drogue. Envolées, les chimères. Disparue, la vie rêvée. Encore à moitié inconsciente, les paupières mi-closes, elle regarde autour d'elle. Retour à la case départ. A cette chambre d'hôtel glauque et misérable du quartier le plus pourri de Labocity. Son linceul. Sa prison.

Sur la table de nuit, il y a un pot en porcelaine blanche et bleue. Chinue tâtonne fébrilement à l'intérieur. Plus rien. Sortir. Se procurer une nouvelle dose. Revenir dans ce trou. Et s'évader. Encore.



Oona :

Dimanche matin.

Un rayon de soleil vint troubler mon sommeil profond, étrangement paisible.

17h, j'avais dormi toute la journée.

Je titubais jusqu'à la salle de bains et découvrais dans le reflet du miroir, avec résignation, mon visage blessé, recousu habillemeent. A partir de ce jour, je ne serais plus jamais la même. J'avais un surprenant sentiment de quiétude, comme si la perte de mon œil avait rendu mon âme sereine.

Mon mobile bipa. C'était un message de Bartholomé. « *Rendez-vous au Pole Universitaire à 18h, c'est le moment de te changer les idées* ».

On s'était retrouvés un soir, par hasard, au Tokio Cobbéa Bar et depuis, on ne s'était plus quittés. Notre amitié passée avait refait surface ; aujourd'hui, il ne baignait plus dans toutes ses expériences douteuses, non, il travaillait pour le gouvernement, un genre de garde forestier m'avait-t-il dit. Il ne ferait plus de mal aux autres, il me l'avait juré.

Je sortis prestement de mon appartement, je risquais d'être en retard à notre rendez-vous. Dans la précipitation, mon sac chuta et son contenu se répandit sur le sol. Je ramassais rapidement tout ce fourbis : crayon, mouchoirs, téléphone, clés... et un tout petit livre vert sans titre. Je ne me souvenais pas avoir détenu un tel ouvrage.

Je l'ouvris.

A l'intérieur, une ligne manuscrite « *A toi qui t'égaré dans la forêt nocturne, surveille bien tes pas, trouve l'issue et tu renaîtras au petit matin, seule, sans tes démons* ». Il y avait aussi des photos de moi, dans une forêt, accompagnée par une grande dame noire, une petite fille, un jeune homme, Mme. Ainigriv et ma confidente Beirut*.

La forêt ? Je n'y avais jamais mis les pieds.